

# LA CHINE EN AFRIQUE : GRAMMAIRE D'UN BASCULEMENT GÉOPOLITIQUE

---

HENRI MOVA SAKANYI

**L**A PERCÉE de la Chine en Afrique après la guerre froide suscite tant d'inquiétudes que des commentaires. Chacun y va de son image aussi alambiquée que bucolique pour entretenir un climat peu propice à l'analyse scientifique. La sémiologie autant que le symbolisme enrichissent leurs glossaires et les vieux démons en viennent à être réveillés. « Le péril jaune » a ses prolongements sur le « continent noir » ! La Chine en Afrique, c'est l'éléphant dans un magasin de porcelaine; il ne peut que tout y casser. L'ogre chinois ne ferait qu'une bouchée des os frêles de l'Afrique.

Dans un tel contexte, quand l'émotion entre par la porte, l'analyse scientifique s'enfuit par la fenêtre. De plus en plus, des spécialistes commencent à s'y atteler pour dégager l'intelligibilité du phénomène, en comprendre les mé-

canismes et les rouages à travers une observation pragmatique, et en rendre compte selon le logos scientifique ayant pour finalité d'en expliquer les tenants et les aboutissants.

La Chine en Afrique est un phénomène qui inquiète parce que, à notre sens, on commet au moins deux erreurs d'appréciation : on considère le phénomène comme totalement nouveau, alors qu'il est aussi vieux que nouveau ; puis, on isole ce phénomène de l'ensemble du système globalisé en mouvement. La Chine, s'étend en Afrique, mais pas seulement ; elle s'étend dans le monde entier. Il ne s'agit pas non plus d'un phénomène uniquement économique. Il est total et global en ce qu'il s'insère dans le cadre de la globalisation et participe à la re/configuration de la géopolitique mondiale. Il entretient une corrélation, en tant que phénomène géopolitique,

avec l'irruption de la géo-économie et de la géo-finance.

Sur ce dernier aspect, on peut d'ores et déjà, noter que la mondialisation et la globalisation des stratégies des Etats et des entreprises élèvent le niveau de l'incertitude et de la complexité. Le facteur risque s'en trouve aggravé car, « il contribue à des choix nouveaux et à des retournements de situation, il restructure les rapports de puissance, il peut, en changeant les orientations stratégiques, être responsable de situation de dépendance et de domination (...) »<sup>1</sup>

Mieux, l'avènement de la géo-finance, autorisée par les dérèglementations et la révolution technologique des télécommunications, offre de vastes espaces d'action aux opérateurs et aux spéculateurs. Il faudra y ajouter le déplacement de l'épicentre de la géo-économie mondiale de l'Europe vers l'Asie (du Moyen-Orient à l'Extrême-Orient). L'écroulement de l'URSS a déplacé la menace absolue pour l'Occident : d'Europe vers les incertitudes contenues dans les civilisations non européennes, principalement celles de l'Islam et du Confucianisme.

La géopolitique et la géo-économie seront ainsi nourries par des cosmogonies censées expliquer l'ère nouvelle de l'Univers. La Fin de l'Histoire et le dernier homme de Fukuyama et Le Choc des civilisations de Huntington sous-tendront toutes les analyses géostratégiques du monde occidental en crise d'idéologie explicative de la période post guerre froide.

La Chine en Afrique n'est qu'un élément réducteur d'un ensemble géopo-

litique plus vaste et plus complexe des bifurcations qui secouent l'évolution du monde. Il ne devrait donc susciter ni peur phobique ni euphorie puérole. L'analyse objective est seule à même de dégager des grilles de lecture qui éclaireront ce phénomène appelé à des évolutions tantôt positives tantôt négatives.

L'ascension fulgurante de la Chine en Afrique permet de mettre à nu des lacunes dans les discours ambiants ; notamment l'hypothèse d'un manichéisme qui réduit le monde à deux phénomènes supposés nouveaux : la mondialisation et le terrorisme. Djihad contre Mc World (sic). Fin de l'histoire contre Choc des civilisations. Fukuyama contre Huntington.

Cette image n'est pas fausse, à en croire Immanuel Wallerstein<sup>2</sup>, mais elle n'est que partielle. Si nous ne considérons la mondialisation et le terrorisme, écrit-il, que comme des phénomènes circonscrits dans le temps et l'espace, nous arrivons en effet à des conclusions aussi éphémères que celles des journaux : nous devenons incapables de comprendre le sens de ces phénomènes, leurs origines, leurs trajectoires et, plus important encore, le cadre plus large dans lequel ils s'inscrivent.

Deux travers (déjà stigmatisés en son temps par Pierre Bourdieu) qui guettaient la science, donnent l'impression d'avoir eu raison d'elle : la médiatisation (pour raison de vulgarisation, semble-t-il, mais qui l'a piégée en autorisant les intrusions diffamatoires) et « l'expertise » (ou la « technicité », les scientifiques se sentant contraints de ne produire que selon les oukases des souteneurs finan-

1. TABOURNEL, J-S., *32 défis géopolitiques du XXIème siècle. Prométhée contestée*, Paris, Chronique sociale, 2010, p. 59.

2. WALLERSTEIN, I., *Comprendre le monde. Introduction à l'analyse des systèmes monde*, Paris, La Découverte, 2006, pp 5-6.

ciers). Le temps médiatique a imposé des raccourcis et des enjambées chez les scientifiques au point de les amener à ramollir la rigueur de la recherche scientifique et les contraintes de la méthodologie. La tendance lourde de l'exploitation politique des conclusions de la recherche théorique, surdétermine celle-ci au point d'inciter chez les scientifiques la propension de ne produire que pour la consommation des décideurs. La méthodologie en souffre et l'épistémologie s'épuise. C'est seulement la dimension praxéologique qui en sort ragaillardie.

Des titres d'ouvrages affluent venant à la rescousse de telle ou telle posture selon qu'on aime la Chine ou pas. Déjà que Napoléon avait mis en garde ses sujets : « Quand la Chine s'éveillera, ... le monde tremblera ». Marcel Proust, dans *La Recherche du temps perdu* fit dire à l'un de ses personnages, la Duchesse de Guermantes : « La Chine m'inquiète ... ». En 1973, Alain Peyrefitte reprenait la prophétie de Napoléon en intitulant son livre *Quand La Chine s'éveillera ...* Et Alain Boubilil s'extasiait devant les succès de la Chine déjà en 1997, *Le Siècle des chinois*.

Puis débarque une déferlante : *Quand La Chine change le monde* (Erik Izraelwicz), *China as No. 1, La Chine nouvelle* (Cyrille Javary et Alain Wang), *Chine-Inde. La course du dragon et de l'éléphant* (Martine Bulard), *La politique internationale de la Chine* (Jean-Pierre Cabestan), *La Chine m'inquiète* (Jean-Luc Domenach), *Le grand bluff* (Thierry Wolton), *Ivre de Chine* (Constantin de Slizewicz), *La Chine au XXI<sup>ème</sup> siècle* (Alain Roux), *Vampire du milieu* (Philippe Cohen et Luc Richard), *La Chinafrique* (Serge Michel et Michel Beuret), *Les Relations Chine-Afrique* (Eric Nguyen), *Chine-*

*Afrique. Le dragon et l'autruche* (Adama Gaye), *Géopolitique de la Chine* (Denis Lambert), etc.

Malgré d'indéniables efforts d'analyse et de rigueur méthodologique, le fond idéologique n'arrive pas à cacher les inquiétudes exagérées ou les espoirs inconsidérés. Thierry Wolton, par exemple, fustige le mode admiratif qui pullule à ses yeux et floue les regards de ceux qui s'y adonnent. Mais, lui-même n'échappe pas aux sirènes de l'autre versant de la montagne en peignant exagérément la Chine sous des auspices caricaturaux. Refusant de se laisser tétaniser ou éblouir, il se défend de gober tout ce que la Chine vend au propre comme au figuré. Son verdict est sans appel : « La Chine vue de chez nous a toujours été nimbée d'un mélange d'admiration béate, de croyances irrationnelles, de craintes instinctives aussi, le tout savamment entretenu par les autorités locales, toutes périodes historiques confondues, avec la complicité plus ou moins volontaire d'experts occidentaux fascinés par une civilisation, une culture, un passé différent des nôtres<sup>1</sup>. »

A l'opposé, d'autres chercheurs s'entichent de la Chine au point de lui prédire un avenir paradisiaque. Le professeur d'économie, Jeffrey Sachs de l'Université Columbia soutient que la Chine est la plus belle réussite de développement que le monde n'ait jamais connu. Le philosophe François Julien affirme : « Un pays immense, doté d'une pensée stratégique millénaire, une vieille civilisation en passe de bouleverser l'équilibre mondial des rapports de force. »<sup>(1)</sup>

1. WOLTON, T., *Le Grand bluff chinois*, Paris, Robert Laffont, 2007, pp 14-15. BULARD, M. *Chine-Inde. La course du dragon et de l'éléphant*, Paris, Fayard, 2008, p. 17.

Même si Thierry Wolton tourne en dérision l'idée exprimée par Julien, elle sous-tend une hypothèse sur laquelle on pourrait bâtir des recherches sérieuses. Car, en effet, tout hyperbole ne relève pas de l'exagération si la réalité appelle une mesure supérieure, surtout si les statistiques viennent étayer l'expression langagière. Martine Bulard écrit, pour appuyer le nouveau rapport des forces : « Les excédents sont chinois, tandis que les déficits sont américains et européens<sup>1</sup> ». La formule est reprise par l'Atlas 2010 du monde diplomatique qui affirme qu'elle a au moins le mérite de pointer du doigt les changements intervenus dans le commerce mondial. Les flux financiers ont suivi le même chemin. Ces performances économiques donnent à la Chine un statut politique inédit mais encore fragile, comme le prouve la crise financière. Et la conclusion coule de source : « Pékin joue dans la cour des grands, créant une interdépendance économique inédite. »

Cependant, Thierry Wolton persiste et signe « C'est du pipeau ». La Chine nous bluffe. Elle n'a pas les moyens de tenir dans la course pour le leadership mondial. Les données statistiques seraient complaisamment diffusées par les autorités. Pour lui, les statistiques sont une arme de propagande pour Pékin : plus on fournit de données étourdissantes à un interlocuteur, moins il aura le temps de penser, de vérifier, de décider. Il faut l'enchanter.

Pourtant, certains faits relèvent de l'évidence. Notre optique est de mettre en exergue les émanations et les transformations géopolitiques du nouveau

statut de la Chine dans le monde. Par ce biais, nous pensons apporter un certain éclairage sur la relation Chine-Afrique. Il n'y a pas meilleur moyen, à notre sens, d'atténuer les « inquiétudes » surtout européennes face à la montée de la Chine en Afrique. Sinon le « péril jaune » et la peur panique comme il en transpire du livre de Philippe Cohen et Luc Richard, *Le Vampire du milieu. Comment la Chine nous dicte sa loi*. Il y est question d'une Chine qui s'est éveillée et a endormi tout le monde. Ils y reprennent le cri d'alarme angoissé du *Newsweek* : « Le monde appartient à la Chine, nous ne faisons qu'y vivre. » On y apprend que la Chine est responsable de la disparition de deux emplois industriels sur cinq en France depuis trente ans. La Chine serait en train d'attaquer ; mais elle dissimule bien son jeu : en masquant les points de conflit qui demeurent au cœur de sa relation avec le monde. D'où la tendance des dirigeants chinois à s'enticher d'harmonie.

Adama Gaye exprime un catastrophisme en voyant l'Afrique restée « insensible », indolente, passive face aux bourrasques chinoises. Un bouillonnement quasi universel est en cours et l'Afrique lui semble enfermée dans sa tour d'ivoire car la ferveur lui apparaît n'avoir toujours pas gagné les berges de l'Afrique. « Le cœur du monde, écrit-il<sup>2</sup>, bat au rythme de la Chine. Ses vigoureuses palpitations, qui sont entendues aux quatre coins de la planète, ne laissent qu'une région du monde indifférente : l'Afrique. Aucune réaction structurée, aucun mécanisme ni stratégie cohérente n'y ont été dégagés, à ce jour, pour faire

1. WOLTON, T., *Le Grand bluff chinois*, Paris, Robert Laffont, 2007, pp 14-15..

2. GAYE, A., *Chine-Afrique. Le dragon et l'autruche*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 13

face aux conséquences, immédiates et à venir, de la fracassante irruption sur la scène internationale du plus massif des dragons asiatiques. »

La Chine semble enivrer tout tant elle sait enjôler. La peur dont Adama Gaye entonnait le refrain sur « l'endormissement douillet » de l'Afrique face à l'activisme chinois, paraît provoquer les mêmes insomnies en Europe : « Les français souvent insoucians, tardent à percevoir : nous nous sommes, en quelque sorte, endormis quand la Chine s'est éveillée (...) Economie, énergies, intelligence économique, diaspora, soft power, où s'arrêtera la Chine ? (...) La Chine attaque et ses adversaires-partenaires semblent encore paralysés. »<sup>1</sup>. Pour Cohen et Richard, la Chine est en train de changer le monde. Commentant les Jeux Olympiques de Pékin de 2008, Luc Richard, de guerre lasse, avoue : « Pourquoi la Chine a déjà gagné? »

Des sondages l'attestent : les opinions publiques européennes perçoivent d'abord la Chine comme une menace. Elles se demandent ce qui resterait à l'Occident si les Chinois parvenaient à investir dans leur économie autant d'intelligence qu'ils y ont investi de travail. Et qu'advient-il des réserves mondiales de pétrole quand la consommation énergétique chinoise par habitant rejoindra celle des pays les plus développés. Seuls les Anglais sont majoritairement optimistes (60 %). Les inquiets représentent 57 % des Allemands, 60 % des Italiens et 64 % des Français<sup>3</sup>. Ces derniers avouent : « En se réveillant, la

Chine est entrée dans nos rêves. Et aussi dans nos cauchemars (...). L'univers chinois (...) est devenu incontournable et parfois angoissant. »

Les milieux universitaires ne sont pas en reste lorsqu'il s'agit d'exprimer des peurs. Bertrand Badie<sup>4</sup> s'interroge s'il faut avoir peur du XXI<sup>ème</sup> siècle. Il trouve qu'il n'est pas possible de répondre de façon tranchée à pareille question. La planète lui semble en plein désordre (comme si c'était mieux hier) : les crises, la dissémination de la violence et la diffusion de l'insécurité continuent à susciter l'inquiétude dans les opinions.

Certains, notamment Hassner et Alain Minc, n'hésitent pas de parler du Nouveau Moyen Age. La Revue Internationale et Stratégique de l'IRIS consacre son numéro 75 d'Automne 2009 à une question quasi eschatologique : « Le monde occidental est-il en danger ? » On y décèle la fin d'un cycle hégémonique, le manque de crédibilité des Occidentaux à défendre les (leurs) valeurs, ... on y suggère de passer du monde occidental au temps de l'humanité comme une révolution nécessaire. On y apprend les nouvelles pistes du futur : perte d'hégémonie, montée des acteurs secondaires, la redistribution généralisée des ressources symboliques, économiques et militaires. Entre l'Occident et le monde musulman, qui menace l'autre ? Existe-t-il une menace islamiste ? La crise identitaire de l'Occident. Le spectre d'Al-Qaïda. Le danger de l'occidentalisme et enfin la question qui fâche : du G20 au G2 : y a-t-il encore une place pour l'Europe dans la cour des grands ?

1. RICHARD, L., Pékin 2008. *Pourquoi la Chine a déjà gagné*, Paris, Mille et une nuit, 2008.

2. COHEN, P. et RICHARD, L., *op. cit.*, pp. 15-16.

3. DOMENACH, J-L., *La Chine m'inquiète*, Paris, Perrin, 2008, p. 11.

4. BADIE, B., *Qui a peur du XXI<sup>ème</sup> siècle*, Paris, La Découverte, 2006.

Déjà en 2005, Philippe Cohen et Luc Richard publiaient *La Chine sera-t-elle notre cauchemar ?* Pour eux aujourd'hui, elle l'est déjà. Elle l'est devenue (un vampire) : « Elle est partout. Non seulement parce que nos chemises et nos ordinateurs sont fabriqués là-bas, mais parce que le capital chinois est parti à l'assaut du monde. » (p. 14). La même inquiétude est reprise par Jean-Luc Domenach car les entreprises chinoises s'affairent dans toute l'Afrique, au grand dam des Occidentaux qui s'imaginaient possesseurs du domaine.

Pour nous, entre l'euphorie sino-béate et les extrémistes sinophobes, il y a une place à l'analyse géopolitique qui situe les faits dans le contexte des bouleversements qui reconfigurent le monde. Ce contexte global qui procède de l'histoire est propice à un enrichissement conceptuel de cette nouvelle étape de la mondialisation.

De prime abord, il sied de préciser (à l'instar de Frédéric Encel<sup>1</sup>) que l'analyse géopolitique s'intéresse avant tout aux rivalités de pouvoirs sur des territoires entre entités politiques, le plus souvent des Etats, et visant pour l'essentiel la sauvegarde, la conquête ou le renforcement de la souveraineté.

Ainsi conçue, la géopolitique s'assimilerait quasiment à la politique internationale. Mais on peut l'élargir à d'autres considérations qui insèrent en son sein les questions d'intérêts vitaux des Etats, de l'économie à la culture en passant par le modèle de société.

En étroite relation avec le territoire en tant qu'espace de vie mais aussi d'où l'on tire les ressources pour la pérennité

de la société, la géopolitique met en exergue les rapports de forces, les rapports de puissance, la configuration des forces en présence, la distribution des facteurs des puissances entre les unités politiques sur la mappemonde et les politiques y afférentes. Elle s'intéresse à la configuration et à la conscience de l'espace (le sien ou celui d'autrui) dont la possession n'est jamais acquise définitivement. Elle projette l'espace dans les liens avec les autres en ce qu'il détient la quasi-totalité d'éléments physiques de la puissance. La géopolitique est aussi une quête de connaissance et de représentation de la hiérarchie entre les unités politiques. Elle permet la catégorisation des forces que détiennent les forces politiques et leur répartition sur la surface de la terre. Elle est l'élément fondamental de gestion de l'hétérogénéité d'acteurs, de menaces et de violences dans leurs relations sur la scène mondiale. On peut y voir aussi une spatialisation de la politique et/ou une politisation de l'espace (quand la nature devient culture ou construction sociale, idéalisée pour répondre aux ambitions politiques des occupants).

Cette politisation de l'espace et de ses actions pour son maintien voire son prolongement fait du cadre géographique, le substrat matériel sans lequel la vie d'un groupe serait impossible; d'où le besoin de le défendre au risque de sa vie.

En prolongeant, on peut voir aussi dans la géopolitique une gestion rationnelle des tensions autour d'éléments constituant ou accentuant la puissance des Etats. Elle est la grille de lecture des rivalités entre les pouvoirs politiques en vue du contrôle des enjeux majeurs souvent liés à la survie ou au maintien de son rang parmi les nations du monde. Elle étudie les causalités multiples des si-

1. ENCEL, F., *Horizons géopolitiques*, Paris, Seuil, 2009, p.63.

tuations d'antagonismes violents ou non. Elle est enfin, une analyse rationnelle des conflits sur la scène internationale sans qu'il ne s'agisse obligatoirement de guerre « chaude ».

Il n'y a pas longtemps qu'elle a été abhorrée. La géopolitique a tout de même retrouvé ses lettres de noblesse pour aujourd'hui servir de méthodologie dans la compréhension de certains phénomènes internationaux. La géopolitique s'est ainsi dotée d'un outillage intellectuel solide, après avoir reconquis une réelle épaisseur depuis le milieu des années 1970. Elle peut, comme le souligne En-cel, se targuer de proposer dorénavant un vrai raisonnement scientifique autour des rivalités de pouvoir des territoires et des représentations qui les accompagnent.

Parce qu'elle était oubliée ou proscrite, la géopolitique revient en force grâce notamment à l'acharnement intellectuel d'Yves Laco te<sup>1</sup> pour qui, elle désigne aujourd'hui en premier lieu, tout ce qui concerne les rivalités de pouvoirs ou d'influences sur les territoires et sur les populations qui y vivent, qu'il s'agisse de rivalités entre des pouvoirs politiques de toutes sortes (et pas seulement entre des Etats ou des nations), mais aussi entre les Etats et des mouvements politiques ou des groupes armés plus ou moins clandestins – toutes ces rivalités ayant pour objectif le contrôle, la conquête ou la défense de territoires de grande ou de petite taille.

Avec une telle armature on est à même d'enrichir les débats sur les questions internationales tout en proscrivant les arguments trop teintés d'idéologies.

Ainsi, il est à peine nécessaire d'insister sur la nécessité de disqualifier les postures idéologiques, sur la question chinoise, là où les données sont essentiellement géopolitiques.

Comme nous le notions en 2001<sup>2</sup>, toute posture géopolitique se ramène soit à une volonté de réaliser des ambitions, soit à une volonté de contrer une menace. En répartissant les intentions des Etats et leurs comportements dans cette binarité, ambitions-menaces, on aboutit à une clarification des intentions. Ainsi, François Thual arrive à la conclusion selon laquelle « classer les actions diplomatiques, militaires ou autres en les répartissant dans cette alternative d'ambitions et de menaces peut être éclairant ... Au travers des comportements diplomatiques et des postures militaires, rechercher les intentions et les classer aboutit à découvrir la réelle hiérarchisation des priorités géopolitiques qu'un pays s'est fixé. »

Les intentions acquièrent ainsi une capacité explicative des actions internationales des Etats. La nouvelle dimension de la géopolitique va donc au-delà du déterminisme géographique pour considérer la phénoménologie de la pratique des acteurs internationaux (à l'instar de la philosophie de Husserl avec la phénoménologie comme science des essences ou celle de Heidegger sur l'ontologie qui n'est possible que comme phénoménologie).

Ici, selon l'acception de Clausewitz, la géopolitique rejoint la stratégie qui a aussi pour objectif de développer des buts opérationnels diplomatique-politiques, mais aussi commerciaux et mi-

1. LACOSTE, Y., *Géopolitique. La longue histoire d'aujourd'hui*, Paris, Larousse, 2009, p. 8.

2. MOVA SAKANYI, H., *Congo : Survie et grandeur. Pari d'une géopolitique nouvelle dans la mondialisation*, Kinshasa, Ed. Safari, 2001, p. 61.

litaires, afin d'établir un lien entre les desseins politiques et les possibilités concrètes.

Du point de vue chinois, l'offensive dans l'arène internationale est d'ordre géopolitique pour permettre à la Chine de tenir son rang, de deuxième moteur de la mondialisation. Mais la démarche y est tellement soft que plusieurs esprits n'en saisissent pas encore toute la quintessence. Adeptes de leur ancêtre Sun Tzu, le plus grand stratège militaire de tous les temps, les Chinois avancent masqués en évitant au maximum de déranger ceux qui trônent sur le strapontin. Sun Tzu enseignait : « Attirez l'adversaire par la promesse d'un avantage; prenez-le au piège en feignant le désordre; s'il se concentre, défendez-vous, s'il est fort, évitez-le. »

La patience chinoise est reconnue à travers le monde. Elle est une semence au soft power. Comme professait Confucius : « Si vous pensez en termes d'une année, semez des graines; si vous pensez en dizaines d'années, plantez un arbre; si vous pensez en centaines d'années, éduquez le peuple. »

En bon adepte de ces grands maîtres, Deng Xiaoping conseillait aux Chinois, dans *La Stratégie en 28 caractères* : « Observons avec calme, garantissons nos positions, gérons les affaires avec sang-froid, cachons nos capacités et attendons notre heure, sachons garder un profil bas, ne prétendons jamais au leadership, toujours cherchons des réalisations. »

C'est ainsi que Hu Jintao dégage le fil d'Ariane de la diplomatie chinoise, qui n'est pas sans rappeler la « Paix perpétuelle d'Emmanuel Kant, qui se décline en terme « d'harmonie internationale » ou « harmonie perpétuelle ». Au nom de cette lame de fond, la Chine s'est effor-

cée dans l'histoire récente de résoudre ses litiges frontaliers avec ses voisins et ses revendications territoriales. Elle cherche à tout prix à rassurer pour éviter des déflagrations qui contrarieraient sa marche à la hussarde vers le sommet. Même la question taïwanaise, il est fort à parier qu'elle la solutionnera en dehors de la guerre telle qu'elle a récupéré Hong Kong (1997) et Macao (1999). Et la Chine semble la meilleure élève de George Washington dont le principe était formulé de la manière suivante : « Notre règle de conduite envers les nations étrangères doit être d'étendre nos relations commerciales mais d'avoir aussi peu de relations politiques avec elles<sup>1</sup> »

Sans être arrogante dans le verbe, on sait au moins que la Chine nourrit des ambitions à la mesure de la revanche qui l'anime face à plusieurs siècles d'humiliation de la part du Japon et de l'Occident. Ainsi, lorsque le régime en place à Pékin évoque systématiquement la grandeur passée de l'Empire du Milieu et son droit à retrouver sa place d'autrefois, il s'agit d'une représentation dont il faut, à l'extérieur, tenir compte, car peu importe au fond qu'on considère ou pas la Chine comme « éternelle » ou « glorieuse », ce discours récurrent et manifestement très partagé par la population donne une indication précieuse sur le degré et la nature de la détermination de Pékin à poursuivre sur le chemin de la montée en puissance<sup>2</sup>.

Les réactions européennes trop souvent imprégnées de sentimentalisme, sont compensées outre-Atlantique par un effort de rationalisation qui puise

1. WILLIAM, D., *Le choc des temps*, Montréal-Paris, Sciences et Cultures et Frison Roche, 2000, p. 173.

2. ENCEL, F., *op. cit.*, p. 33



dans l'analyse géopolitique. Aux Etats-Unis, en effet, on privilégie la problématique essentielle, celle de la Chine dans le monde et le leadership américain. On peut surtout noter que deux puissances maritimes vont devoir agir dans les mêmes eaux. La Chine et les Etats-Unis ont la même ère maritime de domination dans le Pacifique Sud. Or, il est prouvé que « les mers et les océans demeurent plus que jamais un formidable catalyseur des rivalités entre Etats et le révélateur des ambitions géopolitiques que ces derniers nourrissent à l'échelle mondiale<sup>1</sup>. »

La Chine et sa nouvelle place dans le concert des nations constituent la bifurcation géopolitique fondamentale de la mondialisation. Certains n'hésitent plus à en appeler à l'avènement d'un G2 (plus conforme à l'équilibre du système fonctionnant avec deux moteurs) et subsidiairement un G20 (expression d'un monde multipolaire). Ainsi, la Chine en Afrique devient une problématique secondaire dans le cadre global des changements géopolitiques et de la globalisation. Celle-ci avait déjà entraîné des transformations géopolitiques en profondeur, ou qu'elle-même est devenue la nouvelle géopolitique du système international. La Chine en a été bénéficiaire et pour que le système n'explode pas, elle est tenue d'y jouer un rôle de plus en plus accru. Malgré ses hésitations, la Chine sera contrainte de participer au leadership mondial. Les Etats-Unis, le seul hégémon sorti indemne de la guerre froide, est en perte de vitesse pour plusieurs raisons dont ses déficits abyssaux et sa sur-extention dans la sphère mondiale avec des guerres (Irak, Afghanis-

tan) épuisantes tant financièrement que sur le plan de son statut mondial.

La reconstruction de l'économie mondiale après la crise américaine qui a percuté l'ensemble du système, requiert la diversification et la participation de plusieurs (G20 ou plus). Mais parce que la mondialisation est globale, tous les convives n'y joueront pas des rôles globaux. Certains se contenteront d'actions à portée économique. Seule la Chine, tant qu'elle continue à se diffuser sur tous les continents et toutes les mers, devra tenir les rennes d'un leadership à deux avec les Etats-Unis. Pour s'y préparer d'ailleurs, elle est devenue la bonne financière qui prête à l'Amérique à tour de bras.

Ce besoin d'équilibre (G2) est sui generis car on n'est pas dans le modèle ancien de la bipolarité. Il n'y a pas (encore) d'opposition radicale comme elle est observée pendant la guerre froide et la division du système en deux parties antagoniques égales. L'idéologie des droits de l'homme n'a pas beaucoup opéré pour acculer la Chine dans un camp (des violeurs) contre l'autre (celui des démocraties). La logique économique a fait taire certaines sorties médiatiques des thuriféraires et militants des libertés. L'Occident a dû se résoudre à cohabiter pacifiquement avec cette Chine qui lui est si indispensable économiquement aujourd'hui. Quelques soient les faiblesses actuelles, une chose est sûre : le modèle de vassalisation des alliés n'est pas possible pour les Etats-Unis face à la Chine.

Une Chine encore faible ne permet pas l'éclosion rapide d'un modèle à deux têtes. L'issue médiane entre l'hégémon et la bipolarité, est dans un surcroît de multipolarité dont les manifestations les plus visibles sont la montée de l'Asie et

1. CLAIRET, S., Editorial, *Diplomatie*, Hors-Série 13, Août-Septembre 2010

l'avènement des BRIC (Brésil, Russie, Inde, Chine), de CHINDIA (Chine et Inde), BRICAS (Brésil, Russie, Inde, Chine, Afrique du Sud), etc.

Cette multipolarité, sans qu'elle ne soit totale, n'emprunte pas la voie d'un simple « rééquilibrage de l'atlantisme » en revenant à l'impérialisme de la Triade (Union européenne, Japon et Etats-Unis) que dénonce Samir Amin<sup>1</sup>. Fareed Zakaria a produit une réflexion solide sur ce monde au-delà de l'hégémonisme américain. « The world is changing, as power shifts from the West ... to the rest », écrit-il<sup>2</sup>. La montée du reste du monde a un fondement économique, mais après une période transitoire dont nous sommes témoins, les dimensions politiques, militaires, culturelles, ..., du phénomène vont éclater au grand jour. En effet, « as countries become stronger and richer, and as the United States struggle to earn back the world's faith, we're likely to see more challenges and greater assertiveness from rising nations. »

La période de la guerre froide avec sa logique binaire de deux blocs hégémoniques, réduisait la complexité du champ géopolitique. Les différentes parties du monde y ont une importance liée à leur position au sein d'un camp ou au risque de basculement dans l'autre camp. L'hégémon de chaque constellation y défend ses intérêts et ceux de ses vassaux-alliés. L'expansion soviétique de la révolution mondiale (en exécution peut-être du célèbre « Proletaires du monde entier, unissez-vous ! » de Karl Marx), répond le containment de la doctrine Truman

avant l'offensive sous forme de spill over (refoulement du communisme).

Dans la configuration bipolaire de la guerre froide, l'Afrique détient un certain potentiel stratégique et une épaisseur géopolitique. Elle est partagée, malgré son adhésion au non-alignement et à la neutralité positive, entre les deux camps qui divisent le monde.

La Chine essaie tant bien que mal de dégager une voie autonome entre les deux leaders des blocs. L'attitude controversée de Moscou lors de la guerre de Corée (1950-1953) puis le refus de l'URSS d'appuyer le programme nucléaire chinois, entraînent la rupture (le schisme) entre l'URSS de Khrouchtchev et la Chine pourtant toutes deux communistes. La Chine critique la coexistence pacifique initiée par l'URSS en faveur de Washington. Elle est encore plus acerbe lorsqu'advint la détente entre les deux superpuissances après la crise des missiles de Cuba en octobre 1962. Pour la Chine, l'URSS a trahi la cause révolutionnaire et elle est révisionniste depuis la déstalinisation décidée par l'Administration de Nikita Khrouchtchev.

Ce n'est pas pour autant qu'elle devient amie aux Etats-Unis. Ceux-ci sont toujours considérés comme impérialistes et ne sont autre chose qu'un « tigre en papier ». La Chine se veut alors porte-étendard du prolétariat international et intervient à travers le monde pour soutenir les insurrections et autres révolutions des classes dominées. Presque tous les mouvements de libération en Afrique recevront ainsi son appui. Elle en a les moyens car entre-temps, elle acquiert en 1964 du savoir-faire atomique, fondement de la dissuasion. Ses stratégies élaborent la doctrine de trois mondes : l'Est, l'Ouest et le tiers-monde dont fait partie

1. AMIN, S., *Pour un monde multipolaire*, Paris, Syllapse, 2005

2. ZACHARIA, F., *The Post-American world*, New York, Penguin Books, 2008

la Chine. Chou En Laï dira même que les deux superpuissances étaient complices pour dominer seules le monde : « Un seul lit pour deux rêves ».

Mais en février 1972, avec le voyage de Nixon en Chine, les choses évoluent et voient la Chine tenir une ligne à mi-distance Moscou et Washington. Les Etats-Unis lâchent du lest et larguent en apparence leur protégé Chan Kai Tchek au profit de la Chine populaire qui acquiert d'ailleurs le siège de membre permanent au Conseil de Sécurité des Nations Unies. La Chine est plus ou moins neutre, en étant communiste mais en froid avec l'URSS, développe des relations avec les USA quoique pas très enthousiastes.

L'Afrique est entraînée dans l'évolution de la situation en Chine. Elle appuie son action pour obtenir, à la place de la Chine nationaliste de Chan Kai Tchek, un droit de veto à l'ONU. Mais l'Afrique reste divisée entre la Chine de Mao et celle établie sur l'île de Formose sous la dénomination de Taiwan. De part et d'autre, l'Afrique est courtisée. A coups de dollars ou d'appui militaire voire de constructions monumentales, l'Afrique voit les Etats choisir tantôt Pékin tantôt Taïpei.

Sur ces entre-faits, Mao meurt (septembre 1976) et Deng Xiaoping prend les rennes du pouvoir. Puis, les années 1980 sont secouées par l'avènement de la *Pereïstroïka* lancée par Mikhael Gorbatchev. La logique des blocs se fissure et le mur de Berlin s'écroule dans la nuit du 9 au 10 novembre 1989. L'Allemagne se réunit et l'URSS disparaît entraînant dans sa chute l'univers communiste (COMECON, Pacte de Varsovie, etc.). Alors que s'effondre le communisme, la Chine, pourtant communiste fait preuve

d'une particulière vitalité. La nouvelle donne initiée par Deng Xiaoping place la Chine sur un promontoire pour étonner le monde.

Avec le semblant de désidéologisation des relations internationales, la Chine pourtant communiste entraîne une concurrence fougueuse dans le développement de son économie face à l'hégémonie capitaliste traditionnelle. Cet élan n'est pas seulement dû aux réformes de Deng Xiaoping. Il trouve ses assises dans la période maoïste. Comme le démontre Samir Amin, il faut éviter de tomber dans le fier-à-bras du discours dominant qui attribue le succès de la Chine post-maoïste aux seules vertus du marché et de l'ouverture extérieure.

Ce discours, note Samir Amin, simplifie outrageusement l'analyse de la réalité de la Chine maoïste comme il ignore les problèmes posés par l'option capitaliste. Durant les trois décennies du maoïsme (1950-1980), la Chine avait déjà enregistré une croissance exceptionnelle à des taux doubles de ceux de l'Inde ou d'une quelconque grande région du tiers monde. Les performances des deux dernières décennies du siècle passé apparaissent encore plus extraordinaires. Aucune grande région du monde n'a jamais fait mieux dans l'histoire. Ces réalisations sans pareilles n'auraient pas été possibles en l'absence des bases économiques, politiques et sociales construites au cours de la période précédente, conclue-t-il<sup>1</sup>. La fin de la guerre froide s'accompagne, pour l'Afrique, d'un déclassement géopolitique. Les Américains s'en détournent alors que les Russes n'ont plus les moyens, ni matériels ni intellectuels, de prendre la place laissée vide par l'ef-

1. AMIN, S., *op. cit.*, p. 37.

fondrement de l'Union soviétique. Les Européens désinvestissent d'Afrique au profit de l'Europe centrale et orientale, leur déversoir naturel et chez les cousins millénaires et voisins longtemps sous le joug carcéral de Moscou. L'Union européenne qui intensifie son intégration, avec la réunification de l'Allemagne en prime, joue l'Europe de l'Est contre l'Afrique. C'est la période de « La Hongrie avant la Zambie et la Corrèze avant le Zambèze. » Une banque, la BERD (Banque Européenne pour la Reconstruction et le Développement), est même créée pour marquer le nouvel engagement de l'Union européenne en faveur dans l'ancienne Europe communiste.

La mondialisation connaît une ascension époustouflante alors que l'histoire s'accélère. Pour retrouver des repères face à ce monde qui s'élargit à perte de vue, la régionalisation s'organise autour des pools de souveraineté. Aucun continent n'y déroge. L'Afrique par exemple établit, comme convenu dans le passé, plusieurs organisations sous-régionales. Toutes les cinq sous-régions définies dans ses différents programmes de développement (notamment la Charte de l'OUA et le Plan d'action de Lagos), sont dotées de structures d'intégration. L'OUA se mue en Union Africaine et se montre encore plus ambitieuse.

Malheureusement, la recombinaison des forces politiques sur le plan international crée la déconfiture en Afrique. Les Etats discrédités par la réduction de leurs capacités à répondre aux besoins sociaux de leurs populations, sont quasi voués à l'extinction. Les programmes d'ajustement structurel qu'imposent le FMI et les conditions des prêts des institutions financières internationales vident les Etats de leur substance. La

cure d'amaigrissement et l'abandon de secteurs vitaux au bonheur du hasard, accomplissent les derniers actes de mise à mort des Etats. Les nouvelles « Tables de la loi » s'érigent sur le « Consensus de Washington » fondé sur le décalogue de John Williamson.

Entre temps, le vent qui a soufflé à l'Est depuis l'avènement de la Perestroïka n'épargne pas l'Afrique. La démocratisation est à l'ordre du jour. Mais elle se réalise selon les diktats des pays pourvoyeurs des devises et au rythme des sanctions qu'ils brandissent contre les mauvais élèves de la démocratie. A la Conférence des Chefs d'Etats d'Afrique et de France tenue à La Baule, en France, en 1990, Mitterrand est sans fard en assénant la nouvelle doxa : l'aide française irait vers les pays qui démocratiseraient et les cancre de la classe seraient privés d'assistance financière. Comme beaucoup de pays africains vivaient de la manne financière extérieure, l'ultimatum était sans ambages ; c'était une question de vie ou de mort. Démocratiser ou mourir. D'ailleurs, la sommation de Mitterrand sonnait comme une bouée de sauvetage : « le vent de la démocratisation risque de vous emporter. Sauvez-vous en démocratisant et restez maîtres du processus pour ne pas le subir. »

Ceux qui avaient agi avec rapidité se sauvèrent en s'accordant un répit, un sursis, le temps que la tempête se calmât. Ceux qui traînèrent les pieds connurent des fins de règne peu glorieuses. Pour certains, la concomitance de la démocratisation et de l'expansion de la mondialisation a créé un nouveau type de régime politique : les « démocraties FMI ». La sélection des élites y est le produit d'une double dynamique : élections multipar-

tites et adoubement par les institutions financières internationales<sup>1</sup>.

Les Etats affaiblis qui amorcent des processus démocratiques sous les admonestations de l'étranger, les ingrédients étaient réunis pour, parfois, des déflagrations meurtrières. Plusieurs guerres civiles et/ou internationales éclatèrent dans plusieurs régions d'Afrique. Les massacres associés aux épidémies firent l'affaire des humanitaires et des interventions onusiennes. L'Afrique semblait perdue pour toujours.

Entre-temps, sévissait un afro-pessimisme éhonté qui réduisait l'Afrique à un cortège de malheurs. On retrouvait les anciennes images qui jetaient l'opprobre sur le continent. On croyait retrouver « le cœur des ténèbres » de Joseph Conrad, « le continent fantôme » de Michel Leiris, « le continent anhistorique et de l'indolence » de Hegel, « le continent perdu », ... Des écrits vilipendant et pourfendant l'Afrique prolifèrent. Beaucoup estimaient continuer l'œuvre de René Dumont qui avertissait dès 1962 : *l'Afrique noire est mal partie*, avant de revenir avec *l'Afrique étranglée*. On eut droit aux quolibets, aux propos désobligeants, réduisant l'Africain à l'expression bestiale. Tout y passait. Et quand parut *Et si l'Afrique refusait le développement* d'Axelle Kabou, les calomniateurs trouvèrent là leur bible ... *L'Afrique, l'avenir en sursis* des Azoumés, *l'Afrique en panne* de Jacques Giri, *l'Afrique malade d'elle-même* de Tidiane Diakité, *Négrologie. Pourquoi l'Afrique meurt* de Stephen Smith, etc..., l'image de l'Afrique était sulfureuse. On aurait cru un trou béant

où subsistaient les cadavres décharnés et des malingres moribonds.

L'afro-pessimisme était tel que de l'Afrique on ne retenait que des images macabres : SIDA, Ebola, prostitution, coup d'Etat, viol, désorganisation, corruption, guerre, dictature, illettrisme, tribalisme, paresse, incompetence, inondations, sécheresse, famine, etc. On vit s'organiser des méga concerts pour récolter des fonds afin de sauver les Africains qui mourraient de faim. Le monde eut même droit à l'une des plus belles chansons du XX<sup>ème</sup> siècle, *We are the World*, qui réunit des musiciens américains sous la houlette de Michael Jackson (USA for Africa).

On affirmait même que l'Afrique pouvait disparaître dans les flots, l'impact global du cataclysme serait à peu près nul tant elle ne comptait pas sur le plan économique.

Même des universitaires souvent lucides sur bien des questions, se perdent dans le torrent de cet afro-pessimisme. Devant cette Afrique délaissée, Pascal Boniface écrit : « L'Afrique constitue la zone stratégique la plus déstabilisée de la planète. Marquée par des guerres civiles sans fin, des conflits interethniques permanents, une guerre régionale de grande ampleur (autour de la République Démocratique du Congo), des massacres de masse et même un génocide (Rwanda), une grande partie de la région semble sombrer dans le chaos. L'image même de l'Afrique subsaharienne est en train de se modifier dans l'hémisphère nord, et particulièrement en Europe. S'il y a toujours un sentiment de compassion envers les habitants de ce continent infortuné, on commence à percevoir en même temps les symptômes d'une « fatigue de l'Afrique ». Pour beaucoup,

1. ROBERT, A-C., « Grandes lignes de fracture du continent noir », *Atlas du Monde diplomatique*, 2010.

l'Afrique est en effet un tonneau des Danaïdes dans lequel il est devenu inutile de verser des aides additionnelles. La mauvaise gestion, le gaspillage, la corruption et l'incompétence de la plupart des gouvernements, conjugués aux effets de guerres prolongées, semblent rendre toute aide extérieure parfaitement vaine. La fin de la compétition soviéto-américaine n'a pas, par ailleurs, mis fin aux conflits en Afrique. Elle est seulement venue réduire l'intérêt stratégique du continent. De fait, il est désormais inutile de courtiser les pays africains pour augmenter le nombre de pays amis ou alliés, ou pour empêcher le rival de gagner des positions stratégiques<sup>1</sup>. »

Cette longue citation nous montre combien les Européens se flouaient vis-à-vis de l'Afrique. Ils la considèrent comme un champ laissé en jachère ou en friche pour être exploité beaucoup plus tard selon le vœu du métayer ou du propriétaire latifundiaire. Mais lorsque la Chine s'y déploya, les pleurs et les grincements de dents se firent entendre à mille lieux.

Alors que la Chine accomplit des prouesses économiques en Afrique, d'Europe nous viennent encore et encore des élucubrations d'un autre siècle. C'est notamment le cas du discours de Sarkozy à Dakar : « Le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire. Le paysan africain, qui, depuis des millénaires, vit avec les saisons, dont l'idéal de vie est d'être en harmonie avec la nature, ne connaît que l'éternel recommencement du temps rythmé par la répétition sans fin des mêmes gestes et des mêmes paroles.

Dans cet imaginaire où tout recommence toujours, il n'y a de place ni pour l'aventure humaine ni pour l'idée de progrès. Dans cet univers où la nature commande tout, l'homme échappe à l'angoisse de l'histoire qui tenaille l'homme moderne, mais l'homme reste immobile au milieu d'un ordre immuable où tout semble être écrit d'avance. Jamais l'homme ne s'élance vers l'avenir. Jamais il ne lui vient à l'idée de sortir de la répétition pour s'inventer un destin. »

Gérard Chaliand et Jean-Pierre Rageau viennent de publier un atlas sur la *Géopolitique des Empires – Des pharaons à l'imperium américain*<sup>2</sup>. Curieusement, les Empires africains n'y figurent nulle part. L'Afrique des Empires est réduite à sa portion congrue autour du Nil (jusqu'à épuisement de la quatrième cataracte !). Autour et au Sud du Sahara, Chaliand et Rageau ne trouvent aucun Empire digne de figurer dans leur panorama historique des Empires.

Ce traitement incapacitant suscite de la part de Jean Ping, Président de la Commission de l'Union africaine, une problématique existentielle, fondamentale. Enserrés dans les plis du nouvel ordre mondial, écrit-il, soumis à toutes sortes de menaces, prisonniers des a priori idéologiques, confrontés à la montée des désordres en tout genre, affaiblis par la négation de toute responsabilité et la privatisation de tout (y compris de la « violence légitime »), les Etats africains n'ont eu d'autre alternative, à ce stade, que de courber l'échine une fois encore, une fois de plus. De fait, dans le nouveau contexte international marqué par les turbulences de la mondialisation, la suprématie absolue de l'Occi-

1. BONIFACE, P., *Comprendre le monde*, Paris, Armand Colin, 2010, pp.165-167

2. Paris, Ed. Arthaud, 2010

dent, l'effacement de l'Orient (la Russie en particulier) et l'irruption sur la scène nationale et internationale de nouveaux acteurs non étatiques, transnationaux, « hors souveraineté », les choix offerts aux Etats africains sont restés extrêmement limités<sup>1</sup>.

Comme à l'accoutumée, l'Afrique est traitée pour quantité négligeable. Son histoire n'existe pas en dehors de son arrimage à l'Europe. Tout est jugé à l'aune du centre de l'Univers que croit être l'Europe. Quelques voix commencent malgré tout à s'élever pour reconnaître la diversité des entrées historiques et les valeurs intrinsèques de chaque évolution. Jean-Michel Sallmann, par exemple considère que l'histoire du monde ne se résume pas à l'histoire de l'Europe et il convient de réserver la place qui leur revient aux autres grandes civilisations et de ne pas les étudier uniquement à travers de prisme de l'histoire européenne<sup>2</sup>.

Elikia M'Bokolo soutient la même thèse : « De même qu'il a fallu tordre le cou à l'histoire coloniale des Etats européens, présentée abusivement comme étant aussi l'histoire de l'Afrique, de même il est urgent aujourd'hui de tordre le cou aux diverses théories qui ne voient l'Afrique que comme le prolongement, le réceptacle, le terrain de manœuvre d'autres continents, dont les Africains ne seraient que les spectateurs passifs<sup>3</sup>. »

Tournée en dérision, vilipendée de toutes part, rabrouée par quiconque osait en parler, l'Afrique vit sa réputation

vouée aux gémonies et jetée en pâture de ceux qui rivalisaient dans les qualificatifs les plus abjects. Les guerres qui y apportèrent leur lot de tueries, offrirent l'occasion à une plate médisance et à la criminalisation de l'économie africaine. Les investissements européens refluent et la mafia internationale s'installa en Afrique. Aux images macabres s'associèrent les arguments de la malédiction des matières premières.

Alors que l'Afrique végétait dans l'afro-pessimisme même de ses propres ressortissants, l'Asie en général et la Chine en particulier exerçait une telle force d'attraction que personne n'osait en être absent. Les délocalisations profitèrent plus à l'Asie et l'Afrique était délaissée. Les Etats-Unis gardèrent au moins deux instruments de présence symbolique en Afrique : l'AGOA (African Growth and Opportunity Act) et AFRICOM (comme système de sécurité américaine en Afrique avec comme siège du Quartier Général à Stuttgart, en Allemagne !)

Les pays émergents en sus de Nouveaux Pays Industrialisés (NPI) commencèrent à rafler des parts du marché à la dynamique économique euro-américaine. Ils eurent des encaisses additionnelles et constituèrent des réserves énormes sous forme d'épargne et des fonds souverains. Cette masse d'argent s'ajouta au marché très florissant des pétrodollars voire des narcodollars. La richesse était en train d'émigrer de l'Europe vers l'Asie. Des Emirats Arabes Unis jusqu'au Japon, en passant par l'Iran, l'Irak, la Turquie, l'Inde, le Vietnam, la Corée du Sud, Singapour, Hong Kong, la Chine, l'Indonésie, la Thaïlande, le Caucase, la Sibérie russe, l'Arabie Saoudite, etc. L'Asie aligne des records éco-

1. JAVARY, C.J. et WANG, A., *La Nouvelle Chine*, Paris, Larousse, 2006, p. 104

2. SALLMANN, J-M., *Géopolitique du XXIème siècle*, Paris, Seuil, 2003, p. 18

3. M'BOKOLO, E., *Médiations africaines*, Paris, l'Archipel, 2009, p. 13

nomiques astronomiques. Cela produit une croissance géopolitique.

Pour ravitailler ses usines en matières premières (pétrole, minerais) et nourrir sa population (céréales), la Chine est tenue, malgré ses productions record, de s'étendre dans le monde. Cette sortie bouleverse l'échiquier géopolitique du monde. Les chasses gardées d'anciennes puissances tutélaires sont soumises à une forte pression de la demande chinoise. Devant le reflux de l'Occident, la Chine s'installe presque partout. On parle alors d'un nouveau grand dans le concert des nations. Pour Cyrille Javary et Alain Wang<sup>(1)</sup>, le dessein géopolitique de la Chine, c'est assurer une sécurité régionale asiatique en réglant toutes les revendications frontalières qui pourraient nuire à un développement «harmonieux» du «pays du milieu», pour poursuivre cet «essor pacifique» vers les autres continents afin de développer des marchés et s'approvisionner en matières premières et en énergie. Mais les besoins sont si forts qu'ils ne peuvent manquer d'avoir des conséquences politiques avec les USA et le Japon.

La Chine s'est donc tournée vers le monde. Elle participe à plus de soixante organisations internationales. Son adhésion laborieuse à l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC) a placé les Occidentaux sur la défensive. En Asie, la diplomatie chinoise s'efforce de nouer avec ses voisins asiatiques et russes des relations de bon voisinage. Ce qui n'exclut pas des tensions récurrentes avec le Japon et les différends territoriaux portant sur divers îlots en Mer de Chine. Les diasporas chinoises sont plus

nombreuses en Asie du Sud-Est. Elles contribuent largement à l'intégration économique de la région. La même stratégie pourrait à terme avoir raison de la résistance de Taiwan à rejoindre le giron de la Chine.

Le monde occidental est aussi cajolé dans le sens des poils. Les Etats-Unis demeurent le principal partenaire extérieur. En matière économique d'abord – avec des liens financiers si étroits qu'ils pourraient devenir un jour problématique – en matière diplomatique aussi, même si la méfiance réciproque n'est jamais loin. L'Union européenne représente un grand marché économique pour la Chine, qui privilégie les rapports bilatéraux avec chacun des membres<sup>2</sup>.

La Chine écrit en ce moment une nouvelle page dans la géopolitique mondiale. Mais cela n'est pas totalement nouveau. Ce rôle perturbateur de la Chine sur la géopolitique du monde, Halford Mackinder, grand penseur géopolitique, l'avait prédit dans un retentissant article en 1904 « The Geographical Pivot of History ».

Pour Robert Kaplan<sup>3</sup>, la géographie bénie de la Chine est d'une telle évidence qu'elle tend à être négligée dans les discussions portant sur son dynamisme économique et sa confiance nationale. Pourtant, elle est essentielle : elle signifie que la Chine sera un centre de dispatching (hub) d'atouts géopolitiques quoique la marche du pays vers la puissance ne serait pas linéaire.

Le dynamisme interne crée des ambitions externes. Cela s'applique à la Chine comme ce fut le cas de l'An-

1. JAVARY, C.J. et WANG, A., *La Nouvelle Chine*, Paris, Larousse, 2006, p. 104

2. *Ibidem*, p. 109

3. KAPLAN, R., « *The Geography of Chinese Power. How Far Can Beijing Reach on Land and Sea?* » in *Foreign Affairs*, May/June 2010, pp. 22-41



gleterre et des Etats-Unis. La politique étrangère de Pékin est aussi agressive que l'était celle des Etats-Unis il y a un siècle, mais pour différentes raisons. La Chine n'a pas une vision messianique sur son action extérieure. L'exceptionnalisme et l'idéalisme américains étaient déjà patents à l'indépendance des Etats-Unis en 1776. Malgré sa prétention dans son appellation – Empire du Milieu – la Chine n'a pas l'intention de répandre une idéologie ou un système de gouvernement. Les actions extérieures chinoises sont plus mues par ses besoins en énergie, minerais dans le but de relever le niveau de vie de sa population à la taille titanesque (1 milliard et demi environ). Ce qui incite la Chine à s'étendre à l'extérieur est en rapport avec un intérêt national fondamental : la survie économique. D'où, la Chine peut être qualifiée de « über-realist power » (selon l'expression de Robert Kaplan).

La Chine a d'énormes besoins en énergie et en matières premières. Ses sources d'approvisionnement sont en Afrique, en Amérique Latine et au Moyen-Orient. Les routes maritimes sont essentielles pour son déploiement à l'extérieur. Pour que tout cela soit possible, la Chine a intérêt à voir s'instaurer un environnement extérieur stable et propice aux échanges commerciaux en matière de technologies, des marchandises, des capitaux et la circulation des facteurs. La Chine, dans sa praxis internationale n'évitera pas de marcher sur certaines brisées, car « dans les rapports qu'il établit avec les autres, la liberté d'un Etat se traduit par sa capacité d'imprévisibilité, d'indétermination, d'interrogation, voire de défi.

D'ailleurs on le voit déjà, le développement économique de la Chine dans

la dernière décennie s'est accompagné d'une excroissance de ses forces armées. En 2004, Hu Jintao annonçait : « the historical missions of our military in the New Period of the New Century ». L'Armée Chinoise est aujourd'hui guidée par la doctrine dite « Revolution in Military Affairs with Chinese characteristics. »<sup>(2)</sup> La doctrine stratégique chinoise jusqu'au début des années 1980 était « la guerre populaire » (fondée sur une infanterie pléthorique). Elle est devenue désuète, obsolète et inapte dans les conflits modernes. La Chine s'est donc résolue à la modernisation de son armée : réduction des effectifs, mieux entraînés, plus flexibles et mieux équipés. La haute technologie y fait son entrée dans les différentes armées (de terre, marine et armée de l'air).

La politique étrangère du profil bas instaurée par Deng Xiaoping obligeait la Chine à obliger autant que faire se peut, à être sur le devant de la scène internationale. Elle s'efforçait de ne jamais être directement impliquée dans la confrontation entre les Etats-Unis et l'Union Soviétique. Cela rappelle le fameux testament de George Washington recommandant aux Américains de ne pas trop s'occuper des affaires du monde.

Mais depuis peu, la Chine a bousculé sa conception diplomatique. Elle a basculé de la diplomatie au profil bas à celle de puissance en devenir. Avant, c'était le « tao guang yang hui » « cacher ses talents et entretenir l'obscurité » de la diplomatie du profil bas et de l'harmonie. Aujourd'hui, il s'agit du « daguo wajiao » (qui met en exergue la notion de puissance). Mais on s'en tient encore aux 4 non de Hu Jintao : « Non à l'hégémonisme, non à la politique de la force,

non à une politique des blocs, non à la course aux armements. »

Déjà sous le règne de Jiang Zeming, on a vue la Chine nouer un «partenariat stratégique constructif» avec les Etats-Unis de Bill Clinton. En 2007, il y aura même la mise en place d'un «téléphone rouge» entre Washington et un programme d'exercices militaires conjoints. Cette embellie succédait ainsi à une période au ciel plombé avec beaucoup de difficultés dans les relations sino-américaines lors du deuxième mandat de Bill Clinton. Madeleine Albright, alors Secrétaire d'Etat, bloqua systématiquement l'entrée de la Chine au sein de l'Organisation Mondiale du Commerce, En 1996, il y eut même une grave crise dite « des missiles » lorsqu'on vit face-à-face et au bord de la confrontation les marines chinoises, taiwanaises et américaines.

Dans le Pacifique Ouest, les rapports de force ont sensiblement évolué. La Chine y fait office de grand frère, à défaut d'être gendarme. Mais en face, il y a le shérif américain qui tient à y maintenir sa suprématie.

Déjà, on signale des escarmouches entre la Chine et les Etats-Unis au point de provoquer l'annulation du voyage de Hu Jintao aux Etats-Unis. Depuis que la Chine n'a pas condamné son alliée la Corée du Nord qui avait coulé une frégate sud coréenne, les incidents se sont multipliés : retrait de google, vente d'armes américaines à Taiwan, rencontre Obama-Dalaï Lama, manœuvres militaires américano-coréennes et américano-vietnamiennes. Ces dernières préludent peut-être un changement d'alliance qui serait de nature à contrarier la stratégie chinoise dans la zone.

Les matières sécuritaires commencent à gagner plus de place dans les relations sino-européennes. L'Union européenne s'efforce de saisir la portée des stratégies sécuritaires chinoises, ses intentions et sa force de frappe. Elle suggère même d'approfondir l'étude de la pensée stratégique chinoise. Un débat sérieux, les Européens en appellent de tous leurs vœux pour passer au crible la montée de la Chine et ses implications sur la sécurité de l'Europe autour du changement climatique, la non-prolifération nucléaire, la sécurité énergétique, le commerce et l'investissement, les épidémies, la modernisation de l'Armée chinoise, le rôle de la Chine en Afrique et en Asie centrale, etc.

Avec ses fantastiques prouesses économiques, la Chine retrouve son mythe de centralité (Empire du milieu). Personne n'ose aujourd'hui se fâcher avec la Chine. Tous les pays du monde ont vu leurs échanges avec la Chine croître quelque soit leur niveau de développement ou leur situation géographique. Alors qu'on entendait d'Occident un message apocalyptique sur l'Afrique, la Chine y a trouvé un réel intérêt et y a investi abondamment. Les inquiétudes, les exhortations lénifiantes, les péroraisons inconsidérées made in Europe, ont éloigné l'Afrique des anciens canaux d'échanges. Elle a saisi l'opportunité et a fait preuve d'une flexibilité étonnante. Elle a ouvert de nouveaux couloirs vers l'Asie en général et la Chine en particulier. Tous les pays importants d'Asie, ont accompli la ruée vers l'Afrique. L'Iran, par exemple, compte y investir 7 milliards de dollars. Dubaï y acquiert de plus en plus de ports. La Turquie aura aussi à bouleverser les données dans quelques années. L'Inde y connaît une

croissance historique. Même le Pakistan a beaucoup de ses ressortissants très présents dans les économies des pays africains. Le Japon y promet un come back spectaculaire.

L'Afrique continent en évolution, enregistre aussi des taux de croissance dans la même fourchette que l'Asie. Voici que se rencontrent deux continents dont la dynamique économique scelle de nouveaux liens. L'éveil de l'Afrique n'est pas dû uniquement à la demande de ses matières premières par le marché asiatique. C'est une donne qui accompagne le regain de l'économie africaine après les soubresauts de l'après-guerre froide.

En effet, la présence chinoise n'est pas nouvelle sur le continent. Dans le passé, elle n'y avait pas produit les mêmes résultats qu'aujourd'hui. Il serait très hasardeux de ne voir dans la renaissance africaine qu'une simple conséquence directe de la présence chinoise en Afrique. D'ailleurs, les investissements américains et européens restent encore supérieurs aux montants injectés en Afrique par la Chine. Plusieurs éléments rentrent en ligne de compte et les causalités sont multiples et elles s'enchaînent.

Certains auteurs nient tout enchaînement causal entre les épisodes historiques avec la période contemporaine dans les relations sino-africaines. Néanmoins, on doit à la vérité de rapporter des faits historiques indéniables qui prouvent des contacts anciens entre la Chine et l'Afrique. Le but n'est pas de produire le mythe de la permanence de ces relations, mais, de démontrer que la Chine n'est pas si nouvelle en Afrique.

En négligeant certains autres faits, on peut retenir au moins les expéditions maritimes de l'Amiral Zheng He au XV<sup>ème</sup> siècle. La Chine qui a plusieurs

siècles d'avance sur l'Occident, lance la plus grande expédition de cette époque où règne l'Empereur Ming Yongle qui envoie Zheng He (1371-1433) vers les côtes africaines. Une gigantesque armada de 2868 navires se lance dans l'Océan Indien. Eric Nguyen<sup>1</sup> rapporte que les navires mesurent jusqu'à cent mètre de long et peuvent transporter jusqu'à cinq cents membres d'équipage. Les marins chinois disposent de compas, de boussoles et des cartes. Ils savent se repérer en suivant les astres. Loin d'être composés uniquement de marins soldats, les équipages comprennent également des médecins, des linguistes, des scientifiques, des religieux, des historiens, des lettrés, des herboristes, des zoologistes, des astronomes, des astrologues et ... des concubines.

De 1405 à 1433, Zheng He effectue sept expéditions qui le mènent au détroit d'Ormuz, dans le Golfe d'Aden, en Arabie Saoudite, puis jusqu'en Somalie. Chaque expédition compte environ 300 vaisseaux pour 3000 hommes. Les Chinois rapportent de ces expéditions des animaux exotiques (lions, léopards, chameaux, zèbres, autruches, rhinocéros, girafes, ...). En échange, ils offrent aux Africains de la porcelaine, du riz, de l'or et de l'argent, ce qui, conclut Eric Nguyen, ramène les rapports sino-africains à de simples échanges commerciaux.

Philippe Cohen et Luc Richard, tout en minorant l'importance de ces expéditions, n'en nient pas l'évidence. Ils ajoutent même quelques détails qui renseignent que sous la dynastie des Ming, le grand eunuque impérial Zheng He

1. NGUYEN, E., *Les relations Chine-Afrique*, Paris, Studyrama-Vocatis, 2009, p.13.

dirigea d'importantes expéditions maritimes qui le conduisirent entre autres, jusqu'à l'Afrique de l'Est. Pour eux, un empereur Ming décida d'interrompre ces expéditions, qu'il jugeait sans intérêt. Pour Eric Nguyen, la fin des expéditions maritimes est due à la lutte d'influence entre confucéens et eunuques. Les historiens chinois soutiennent que c'est l'Occident qui est à l'origine de la rupture des liens entre la Chine et l'Afrique. Selon la version officielle chinoise : « Au XV<sup>ème</sup> siècle, la conquête et la division colonialistes du continent mirent fin aux échanges amicaux entre la Chine et l'Afrique. » Hu Jintao ne manque pas l'occasion de rappeler les liens historiques entre la Chine et l'Afrique : « L'amitié sino-africaine plonge ses racines dans la profondeur des âges et ne cesse de s'approfondir au fil des ans. » (Discours au Forum de Coopération sino-africain, 4 novembre 2006 à Beijing).

Pendant la guerre froide, la Chine, sous la houlette de Mao, se rapproche encore de l'Afrique. La Conférence de Bandoeng (1955) et le Mouvement des Non-Alignés (1961) sont des cadres à partir desquels la Chine s'insinue dans les transformations historiques qui s'opèrent en Afrique. Elle y soutient les indépendances et ceux qui luttent pour. La Chine s'appuie alors sur l'idéologie tiers-mondiste et le non-alignement.

La présence actuelle de la Chine en Afrique n'est pas un fait spontané. Elle procède de l'histoire. Ce surgissement qui ne relève pas de la génération spontanée. La Chine s'engage à soutenir le mouvement d'émancipation politique de l'Afrique sur le plan idéologique, diplomatique et militaire. Chou En Lai (Premier ministre) dénoncera le colonialisme et l'impérialisme. Il rangera la Chine

aux côtés des peuples africains en lutte pour leur indépendance : Tunisie, Maroc, Algérie, ... Il condamne l'apartheid qui sévit en Afrique du Sud et se montre solidaire à l'Égypte de Nasser lors de la nationalisation du Canal de Suez et l'attaque dont elle fut l'objet de la part de la coalition franco-britannique en 1956.

Chou En-Lai surnommé « l'Africain » entreprend, en 1963-1964, une tournée africaine de trois mois pour visiter une dizaine de pays. Sa « théorie des trois mondes » y fait florès. Plusieurs accords de coopération sont signés. Il élabore les « cinq principes pour le développement des relations avec les États Arabes et Africains » et « huit principes de l'assistance économique. »

Devant le renoncement par l'URSS à la logique de la révolution mondiale, en adoptant le socialisme dans un seul pays (Staline contre Trotsky), la Chine l'accuse de trahir la cause des masses laborieuses. Elle entreprend de combattre les intérêts soviétiques sous la botte de l'impérialisme et du colonialisme. Elle s'érige comme le grand frère et le leader mondial des peuples opprimés dans le tiers-monde. L'Afrique est un terrain fertile pour la lutte chinoise contre les thèses soviétiques.

La Chine apporte un soutien logistique et idéologique à plusieurs mouvements de libération en Afrique et en Amérique Latine : UNITA et le MPLA en Angola, le FRELIMO au Mozambique, le ZANU au Zimbabwe, l'ANC en Afrique du Sud, la rébellion muléliste, PRP en République Démocratique du Congo, le M19, le Front Farabundo Marti, Sentier lumineux, FARC, Sandinisme, SWAPO en Namibie, TPLE (Tigre en Éthiopie), EPLF en Érythrée, etc. La Chine fournit de la logistique

militaire au «Comité de libération de l'OUA».

La politique étrangère de la Chine de Mao envers l'Afrique séduit car elle se base sur les principes (de Chou En-Lai de 1953) que partagent les Africains et qu'ils font inscrire dans la Charte de l'OUA (1963). Il s'agit du respect de la souveraineté et de l'intégrité territoriale, de la non-agression mutuelle, de la non-ingérence dans les affaires intérieures, de l'égalité et des bénéfices réciproques et la coexistence pacifique. C'est à cette même époque que Laurent-Désiré Kabila (qui deviendra Chef d'Etat en République Démocratique du Congo) effectue des études à l'Ecole Supérieure Militaire de Nankin. La Chine noue des liens solides avec le Mali, le Ghana, la Guinée de Sékou Touré, bref les progressistes africains (groupe de Casablanca) reçoivent son soutien contre les modérés (groupe de Monrovia).

Le maoïsme se présente en Afrique comme la forme la plus adaptée du marxisme-léninisme aux réalités locales. Mao, contrairement à Marx qui rejette la paysannerie comme force révolutionnaire, fait des milieux ruraux la sève de la lutte de libération. Beaucoup de guérillas africaines sont d'obédience paysanne et vont à l'assaut des bourgeoisies compradores urbaines. Ce sera aussi une différenciation de la technique focos des ruraux et extra-urbains de la stratégie d'action en milieux citadins des Tupamaros qui investissent les villes.

Lors de sa tournée africaine, le Premier ministre Chou En-Lai expose aux Africains huit principes fondamentaux dans les relations sino-africaines. Dans son discours prononcé à Accra, il énumère : égalité entre partenaires, bénéfices mutuels, respect de la souveraineté,

utilisation de dons et de prêts sans intérêts, renforcement du bénéficiaire, respect des obligations, offre des meilleurs équipements fabriqués en Chine, mêmes conditions de vie pour les coopérants chinois que celles de la population locale.

Eric Nguyen estime que ces principes, qui régissent aujourd'hui encore la politique de l'aide chinoise à l'Afrique, se démarquent nettement des principes occidentaux, lesquels lient l'aide à des conditions spécifiques, ce qui limite la souveraineté des pays bénéficiaires.

En 1971, la Chine récolte un succès diplomatique, fruit de son engagement aux côtés des Africains : le soutien de l'Afrique lui permet de reprendre le siège de membre permanent au Conseil de Sécurité des Nations Unies alors occupé par Taiwan.

Depuis lors, la Chine se fit timide mais ne quitta jamais l'Afrique. Elle y construit plusieurs infrastructures de taille ; notamment la ligne des chemins de fer Zambie-Tanzanie (TANZAM) pour éviter l'asphyxie à la Zambie suite aux blocages des ports sud-africains par l'apartheid, plusieurs stades et plusieurs sièges des Parlements (Palais du Peuple sur le modèle de celui de la Place Tian'anmen à Pékin). Elle maintient son aide à l'Afrique et l'accroît entre 1988 et 1992 (elle est multipliée par 5,5 % passant de 60,5 à 345 millions de dollars par an et le nombre de bénéficiaires passe de 13 à 44). Plusieurs autorités chinoises effectuent des périples en Afrique.

La Chine réalise que l'Afrique n'est pas qu'un mendiant, elle peut être partenaire dans les échanges. En juillet 1992, le Président chinois Yang Shangkun effectue une visite en Afrique et y expose les nouvelles orientations dans les relations sino-africaines : « La Chine sou-

tient les pays africains dans le maintien de leur souveraineté et de leur indépendance nationale, ainsi que dans la lutte contre l'intervention extérieure (...) La Chine respecte les pays Africains dans leur choix d'un système politique et d'une voie de développement propre à leurs conditions nationales<sup>1</sup>. »

En 1995, à la réunion des ambassadeurs chinois en Afrique, le Vice-Premier Ministre chargé des Affaires économiques, Zhu Rongji donna une nouvelle impulsion aux relations sino-africaines sous forme de propositions de réformes dans la coopération :

- La Chine devra créer des entreprises à capitaux mixtes en Afrique. Le gouvernement chinois n'enverra que du personnel qualifié afin d'éviter la concurrence avec la main-d'œuvre locale ;
- La Chine devra inciter les PME comme ses grandes entreprises, à s'implanter en Afrique, en particulier afin d'y transformer les produits primaires locaux et d'y réaliser de grands travaux ;
- La Chine s'engage à accorder des prêts à faible taux d'intérêts pour qu'entreprises chinoises et africaines puissent constituer des joint ventures ;
- La Chine s'engage à effectuer des dons en espèces aux pays africains afin de les aider à améliorer leurs infrastructures (notamment, la Tanzanie, le Zimbabwe, le Mozambique, le Botswana, la Namibie, l'Angola et la Zambie).

1. Cité par Cisse, M., « L'affirmation d'une stratégie de puissance : la politique africaine de la Chine », CID, 14<sup>ème</sup> Promotion, <http://www.diploweb.com/forum/cjineo7102.htm>, consulté le 25 mai 2010

L'année suivante lorsque le Président Jiang Zemin se rend en Afrique, il rappelle les cinq principes de Chou En-Lai qui sont toujours de mise dans le partenariat Chine-Afrique.

L'Afrique, c'est près de 1 milliard de consommateurs et la Chine le sait. Elle sait que la posture indolente de la lionne alanguie est trompeuse. En Afrique fourmillent moult dynamiques qui participent à l'évolution du monde. La Chine décide de passer à la vitesse supérieure en Afrique au moment où en Occident on entend encore des propos dégradants que vivent de plus en plus mal les Africains. Le faible revenu de l'Africain est une aubaine pour les produits bas de gamme en provenance de Chine. Ce commerce participe à l'élévation des revenus et la Chine qui améliore sa production s'ingénue de plus en plus dans la haute technologie : pétrochimie, barrages, télécommunication, industrie automobile, etc. La plupart des stades de dernière génération en Afrique sont construites par les Chinois ; les bâtiments officiels (Palais du Peuple), les aéroports, etc.

Alors que les Européens s'égosillent sur «la diplomatie du stade national» la Chine marque des points. L'Afrique désole le monde occidental au même moment où la Chine l'étonne. Des écrits dévalorisants tournent en dérision les liens sino-africains dans une formule réductrice : stade contre pétrole. En effet, le Premier Ministre Chinois Wen Jiabao avait exprimé l'intention de la Chine de soutenir la construction d'installations sportives, à travers tout le continent. On entendit alors des huées venues d'Occident : « l'Empire du Milieu si-phonne leurs [aux Africains] ressources, en échange d'une véritable invasion

commerciale de produits low cost qui maintiennent leurs pays dans un statut de rentier, le chemin le plus sûr vers la faillite économique<sup>1</sup>. »

Ces boutades n'étaient que des brouillades à côté d'autres attaques au vitriol qui ramenaient l'Afrique à ses ténèbres millénaires. Pour Serge Michel et Michel Beuret, « l'Afrique n'a survécu que grâce au sentiment de culpabilité des Occidentaux, qu'elle a fini par découvrir. En faisant échouer tous les programmes de développement, en restant la victime éternelle des ténèbres, des dictatures, des génocides, des guerres, des épidémies et de l'avancée des déserts, elle se montre incapable de participer un jour au festin de la mondialisation<sup>2</sup>. »

Stephen Smith avait fait aussi fort dans sa Négrologie : « Depuis l'indépendance, l'Afrique travaille à sa recolonisation. Au moins, si c'était le but, elle ne s'y prendrait pas autrement (...) Seulement, même en cela, le continent échoue. Plus personne n'est preneur. »

Trop de Chine en Afrique, voilà l'image biaisée qu'ont les Occidentaux de la relation sino-africaine. Certes, beaucoup d'Africains ne jurent plus que par la Chine. Certains jouent même la Chine contre l'Occident. Les Africains, grâce aux investissements chinois résistent aux Européens (Sommet de Lisbonne-UE/UA, refus de signer les Accords de Partenariat Economique, Sommet de Copenhague, etc. etc.). Des cours de langue chinoise sont organisés ici et là. Même l'engouement vers l'Anglais s'explique en partie par le besoin de communiquer avec la Chine. Il

y a certes dissymétrie (voire asymétrie) entre la Chine et l'Afrique, mais le goût trop prononcé de formules clinquantes relève de l'excès de zèle ou du catastrophisme. L'étude objective montre qu'il y a du mouvement, des changements et une dynamique qui rapprochent de plus en plus l'Afrique et la Chine.

D'ailleurs, il a été prouvé, chiffres à l'appui que la Chine en Afrique est une réalité très nuancée. Le discours alarmiste cherche à voiler la réalité : « Si la présence de la République Populaire de Chine en Afrique est indéniable, les intérêts chinois demeurent encore très limités par rapport à ceux des Etats-Unis ou des Européens<sup>3</sup>. »

Et François Lafargue aligne des statistiques : parmi les 20 premiers partenaires commerciaux de la Chine en Afrique (qui représentent 92 % du commerce bilatéral), neuf dégagent un excédent commercial. Le solde commercial de la Chine avec l'Afrique se dégrade régulièrement, et depuis cinq ans, la Chine a toujours déploré un déficit dans ses échanges avec l'Afrique (à l'exception de l'année 2007). Le taux de couverture de la Chine avec l'Afrique s'établit à 90,7%, un chiffre proche de celui de l'Union européenne. L'image d'une Chine « pillant » le sous-sol de l'Afrique se révèle contredite par les chiffres. La Chine ne figure pas parmi les principaux acheteurs de minerais, de métaux et d'hydrocarbures de l'Afrique.

L'Afrique assure en 2007, selon l'Agence Internationale de l'Energie (AIE), le tiers des importations en pétrole de la Chine avec comme principaux fournisseurs, l'Angola, le Soudan et le

1. COHEN, P., et RICHARD, L., *op. cit.*, p. 64

2. MICHEL, S., et BEURET, M., *La Chinafrrique. Pékin à la conquête du continent noir*, Paris, Hachette, 2009, p. 18

3. LAFARGUE, F., *La Chine en Afrique : une réalité à nuancer*, <http://www.diploweb.com/spip.php?page=consulté> le 25 mai 2010

Nigéria. Pourtant la Chine n'est pas le premier acheteur du pétrole africain, un rang qui revient à l'Union européenne.

Grâce aux achats massifs de matières premières et à sa forte demande, la Chine a amplement contribué à la croissance économique de l'Afrique ces dernières années. Progression significative depuis 2000, du PNB de l'Angola (573 %), de l'Afrique du Sud (112,6 %), du Mozambique (83 %).

Les investissements chinois en Afrique demeurent encore faibles, comparés à ceux des Européens ou des Américains. La Chine n'arrive qu'au 10<sup>ème</sup> rang parmi les investisseurs étrangers en Afrique bien après la Grande-Bretagne (1<sup>er</sup>). L'Afrique en 2006 n'accueillait que 3,4 % du stock des IDE (Investissements Directs Etrangers) de la Chine, réalisés dans le monde. Et les IDE de la Chine se concentrent dans cinq pays (Soudan, Zambie, Algérie, Nigéria, Afrique du Sud).

Le Nigéria, le premier fournisseur en pétrole de l'Afrique subsaharienne, n'est qu'un fournisseur marginal de la Chine. Le Nigéria maintient des liens étroits avec les Etats-Unis, qui sont les destinataires de 44 % de ses exportations pétrolières en 2008.

En 1996, en visite en Afrique, le Président Chinois Jiang Zemin lance du haut de la tribune de l'OUA à Addis Abeba le partenariat stratégique sino-africain. En 2000, est inauguré le premier Forum sur la coopération sino-africaine (FOCSA). Du 10 au 12 octobre, 45 pays africains, des organisations internationales et des entrepreneurs privés, débattent sur les conditions d'une meilleure coopération. La réunion est sanctionnée par l'adoption d'une Déclaration et du Programme pour la coopération sino-africaine.

Quatre Chefs d'Etat (Tanzanie, Egypte, Togo et Zambie) seulement y prennent part en plus du Secrétaire Général de l'OUA (Salim Ahmed Salim). La Chine annule une partie de la dette africaine à hauteur de 10 milliards de dollars.

Du 25 au 26 novembre 2003, se tient le deuxième Forum sur la coopération sino-africaine à Addis Abeba. Cinq Chefs d'Etat africains, trois Vice-Présidents et deux Premiers Ministres y participent et la structure est institutionnalisée. Le Forum adopte le Plan d'Action 2004-2006. Du 4 au 5 novembre 2006, eut lieu le troisième FOCSA (jamais aucun pays au monde n'a réuni chez lui autant de hauts dignitaires du continent). Il marque les esprits par le niveau des engagements pris dans le cadre du partenariat stratégique. Il adopte la Déclaration de Pékin et le Plan d'Action 2007-2009. En même temps, est organisé le Premier Sommet Chine-Afrique. Quarante et un Chefs d'Etat et de gouvernement africains y prennent part. La Chine annonce plusieurs mesures favorables à l'Afrique dont la création d'un fonds de développement de 5 milliards de dollars et la formation de 15.000 étudiants africains en Chine en trois ans. Bien des mesures concrétisent la volonté chinoise exprimée dans le Livre Blanc sur *La politique de la Chine à l'égard de l'Afrique*, de janvier 2006. Elle se démarque nettement des politiques paternalistes européennes et japonaises.

L'année 2006 est d'ailleurs baptisée « Année de l'Afrique en Chine » par les autorités chinoises. La stratégie de la coopération win win y reçoit ses lettres de noblesse.

Le 4<sup>ème</sup> Forum de Charm El Cheikh (Egypte) s'est tenu en novembre 2009. 49 pays étaient représentés. La



Chine y a fait la promesse de nouveaux prêts préférentiels de 10 milliards de dollars, la création d'un fonds spécial d'un milliard de dollars pour les PME africaines, l'annulation de certaines dettes gouvernementales et l'ouverture progressive du marché intérieur chinois, le soutien dans le développement des infrastructures et du personnel : formation de 2000 techniciens agricoles africains, fournitures d'équipements médicaux, formation des médecins et infirmières, construction de 50 écoles d'amitié sino-africaine.

Pendant qu'évolue ce processus, certains chercheurs occidentaux en sont encore à ressasser les griefs contre l'Afrique qui leur apparaît comme un continent mort. C'est la période du discours de Sarkozy à Dakar. Mauro de Lorenzo, un chercheur américain avoue : « Les seules histoires africaines que nous avons le droit de raconter sont dérivées du Cœur des ténèbres de Joseph Conrad : des génocides, des maladies épouvantables, des viols de petites filles à l'Est du Congo, des nettoyages ethniques ici et là, bref, les pires atrocités que des hommes peuvent faire subir à d'autres hommes. Les Chinois n'ont pas ces limites mentales. Ils vont en Afrique faire du business<sup>1</sup>. »

L'Union européenne finit par prendre conscience de la réalité en mouvement entre la Chine et l'Afrique. Le rapport du Parlement européen « La politique chinoise et ses effets sur l'Afrique » est très sévère : Il y a également une multiplication des plaintes concernant des pertes de capacité de production, des bas salaires, de très mauvaises conditions de travail et l'absence de normes de sécurité dans les sociétés chinoises présentes en

Afrique. Mais la concurrence déloyale et le dumping social et environnemental qui entourent ces exportations chinoises entravent les activités des industries africaines, conduisant des usines à la faillite et aggravant dès lors, le taux de chômage, en particulier dans le secteur textile (on parle du tsunami textile de la Chine » (p. 11)

Pourtant l'émergence de la Chine en Afrique est une rencontre d'opportunités africaines et d'« avantages comparatifs » chinois. Qui peut se passer de la Chine aujourd'hui ? Impossible de se fâcher avec le dragon à l'appétit glouton, l'atelier du monde, le marché de haute technologie, 8 % de croissance, des milliers de milliardaires rouges, la bulle immobilière, 2400 milliards € de réserves, première exportatrice mondiale, la plus ancienne civilisation ininterrompue depuis 4000 siècles, 120 gratte-ciels qui sortent de terre chaque année, etc...

Les images abondent et les qualificatifs exaspèrent parfois. Même Thierry Wolton<sup>2</sup>(1) qui tourne en dérision les statistiques chinoises reconnaît que c'est le pays de tous les records : le premier producteur agricole du monde, le premier producteur et consommateur de charbon et d'acier, le premier producteur d'aluminium et de tungstène, le deuxième producteur et consommateur d'électricité, le premier constructeur d'autoroutes, de voies ferrées, de centrales hydrauliques, de logements, le premier consommateur de ciment, le premier fabricant de chaussures, de téléviseurs et d'ordinateurs portables, le troisième fabricant de véhicules automobiles, le pays qui compte le plus de lignes téléphoniques et de téléphones

1. Cité par NGUYEN, E., *op. cit.*, p. 79.

2. WOLTON, T., *op. cit.*, pp 18-19

portables, le premier exportateur de technologies de l'information et de la communication (ordinateurs portables, téléphones mobiles, appareils photo numériques), l'« atelier du monde » où se fabriquent 85 % de tracteurs, 75 % des horloges et montres, 70 % des jouets, 60 % de la pénicilline, 55 % des appareils photo, 50 % de vitamines C, 30 % des climatiseurs mondiaux, un pays où, en trente ans, la production a été multipliée par 10, les exportations par 45, le revenu par habitant par 7, où l'espérance de vie a gagné 10 ans et la mortalité infantile a baissé de 5 %.

On peut ajouter : 29 % des climatiseurs, 65 % des souris d'ordinateur, 22 % de parapluies, 40 % des vêtements de cachemire, 30 % des cravates, 80 % des boutons et fermetures éclair, 50 % de chaussures.

La Chine est passée à la conquête de marchés et d'entreprises de haute technologie au-delà des océans, comme le montre l'achat de l'activité PC d'IBM par le Chinois Lenovo, 65 % des actions appartenaient à ses débuts à l'Académie des Sciences de Chine ainsi que la branche Télévision de Thomson par le Chinois TCL. Une politique volontariste de la part de l'Etat chinois vise à faire passer la part du R & D dans les dépenses des entreprises chinoises qui n'est actuellement que de 1,9 % de leur chiffre d'affaires à 5 %<sup>1</sup>.

Six des 10 plus grands ports mondiaux étaient chinois en 2008 (Shanghai, Hong Kong, Shenzhen, Ningbo, Canton, Qingdao, les autres étant Singapour, Pusan, Dubaï et Rotterdam). La Chine trône au Top 10 de la pêche marine et continentale, au Top 10 des pays exportateurs de poissons, au Top 10 de l'aquaculture et est au coude à coude avec la Corée du Sud au Top 10 de la construction navale dans le monde.

Dans le passé, des nains ont rejoint le club très fermé des pays riches, avec la Chine, voici venu un géant à la vélocité supersonique. Avec la Chine, le rouleau compresseur est en marche. Pour Izraelewicz, plus aucune activité ne peut aujourd'hui être engagée, en France pas plus qu'ailleurs sans que soit prise en compte la variable « Chine ». Le moindre battement d'aile, le moindre événement là-bas y a des effets chez nous. » (p. 272)

L'Empire du Milieu va voir son influence s'accroître bien au-delà de l'économie ; dans tous les domaines, en fait – politique, militaire, stratégique, culturel ou scientifique. Il est et sera un acteur de plus en plus présent dans les affaires du monde – assurant son leadership dans le processus d'intégration en Asie orientale, défendant sa sécurité énergétique ou alimentaire par tous les moyens, ou animant avec autorité et fermeté le club des pays « émergents » dans la défense de leurs intérêts face aux vieux pays riches, conclue Izraelewicz (p. 273).

Toutes les grandes entreprises du CAC 40 français sont implantées en Chine : Total, Saint Gobain, Carrefour, Veolia, Suez, PSA- Citroën, LVMH, Danone... La Chine a acheté Volvo. Elle s'associe avec beaucoup de grands dans l'industrie moderne comme Sony.

La Chine apparaît comme un centre de gravité et un aimant qui attire toutes les composantes de la géopolitique mondiale. Il serait incompréhensible que l'Afrique soit le seul espace insensible à cette évolution. On l'aurait encore accusée de n'être pas assez entrée dans l'histoire, d'être anhistorique et immobile.

1. ROUX, A., *op.cit.*, p. 173

C'est pour des raisons objectives et des intérêts bien compris que la Chine s'est résolument engagée dans un partenariat renforcé avec l'Afrique. Devenue partenaire de première importance de l'Afrique, la Chine y trouve des opportunités certaines pour trois aspects de la politique extérieure chinoise :

- la sécurisation durable de l'accès aux matières premières à la croissance chinoise ;
- des essais pour étendre à des produits à plus forte valeur ajoutée à la politique de « dépasser les frontières », dévolue par les gouvernements chinois à des multinationales naissantes ;
- des appuis diplomatiques au sein des instances internationales contribuant à asseoir le rang international de la Chine.

Pierre-Antoine Braud<sup>1</sup> en donne quelques illustrations : l'appui de l'Eximbank (chinoise), ainsi que le recours à des joint-ventures permettant de pallier de possibles carences technologiques ou capitalistiques, font partie des modalités récurrentes d'implantation. Cette palette d'instruments a permis un accroissement de la présence dans des nombreux pays africains : Zambie (cuivre et cobalt), République Démocratique du Congo (relance des contacts des années 1960 avec Laurent-Désiré Kabila et implantation au Katanga dans le cuivre et le cobalt, Ethiopie (travaux publics, avec le recours à des financements de la Banque Mondiale), Mozambique (charbon et infrastructures pétrolières), Zimbabwe (infrastructures routières, charbon et ferrochrome), Guinée (bau-

xite), Gabon (infrastructures ferroviaires et routières pour exploiter le bois, le manganèse et le niobium), Centrafrique (projet dans l'uranium). Ponctuellement, les investissements chinois peuvent contribuer au développement du tissu industriel : ainsi en Zambie (usine de traitement du cuivre), en Guinée (projet d'usine d'aluminium) ou au Soudan (pétrochimie).

L'Afrique va à la rencontre de la Chine avec plusieurs atouts longtemps méconnus. Ses taux de croissance record et ses innombrables richesses en passant par son impressionnant dynamisme démographique, l'Afrique a l'avenir devant elle. Des énergies fossiles aux terres arables en passant par la montée de la maîtrise des nouvelles technologies de l'information et de la communication, l'Afrique se présente en interlocuteur valable sur l'échiquier géopolitique mondial. Avec ses forêts tropicales primaires et ses nombreux cours d'eau, l'Afrique sera incontournable dans les solutions aux problèmes des changements climatiques.

Pour Matthias Leridon<sup>2</sup>, la présence croissante des BRIC sur le sol africain semble bien ouvrir une nouvelle ère : le rapprochement de l'Afrique avec ces pays à forte croissance, dont le poids dans l'économie mondiale ne cesse de se renforcer, a durablement modifié la donne internationale. L'Afrique présente une grande attractivité dans plusieurs secteurs dans lesquels les BRIC affluent. Il n'est pas hasardeux d'avancer que le XXI<sup>ème</sup> siècle sera celui de l'émergence de l'Afrique.

1. BRAUD, P.-A., « *La Chine en Afrique : Anatomie d'une nouvelle stratégie chinoise* » in analysis.

2. LERIDON, M., *L'Afrique va bien*, Paris, Nouveaux débats publics, 2010, pp. 53-54

L'Afrique, c'est 9,5 % des réserves mondiales de pétrole, 30 % des réserves minérales de la planète, 80 % des ressources en coltan, 90 % de platine, 50 % de diamant, 40 % de l'or, 45 % du cobalt, 23 % de l'antimoine et des phosphates, 17 % de cuivre et du manganèse, 15 % de la bauxite et du zinc et 10 % du chrome. La République Démocratique du Congo posséderait à elle seule 34 % des réserves mondiales de cobalt et 10 % des réserves de cuivre, d'or et d'uranium.

L'Afrique abrite également d'importantes ressources naturelles (eau, bois) et énergétiques (gaz, charbon). Le continent occupe 20,3 % des terres émergées, ce qui lui offre un potentiel énorme dans la production des énergies renouvelables : solaire, hydraulique, éolienne et géothermique. Dans la production agricole, l'Afrique représente 66 % du cacao, 40 % de l'huile de palme, 28 % des arachides, etc.

Un tel potentiel ne peut laisser indifférent. La projection dans l'avenir de la part des jeunes Africains aurait dû instruire les partenaires extérieurs (le taux de croissance du marché du téléphone mobile y est d'environ 50 % alors qu'il est de 7,5 % en France).

Pour montrer son intérêt croissant envers l'Afrique, la Chine est le seul pays non-Africain membre de la Banque du Commerce et du Développement de l'Afrique de l'Est et du Sud (COMESA). En plus, la Chine utilise l'Afrique pour son espace et sa position géographique avec une station en Namibie dédiée au suivi des trajectoires des lanceurs et des satellites, et des infrastructures de soutien spatial en Afrique du Sud. La Industrial Land Commercial Bank of China a déboursé 5,6 milliards de dollars pour acquérir 20 % de la plus impor-

tante banque du continent, la « Standard Bank ».

Alors, « L'Afrique : Continent d'avenir ? », il y a plus de paramètres qui permettent de répondre par l'affirmative. Il reste vrai qu'il y a encore beaucoup à faire<sup>1</sup>. Ceux qui continuent de croire que l'Afrique est insensible à l'évolution comme Victor Hugo, reconnaissent quand même : « L'Afrique importe à l'univers ; une telle suppression de mouvement et de circulation entrave la vie universelle, et la marche humaine ne peut s'accommoder plus longtemps d'un cinquième du globe paralysé. »

L'effronterie de ceux qui distillent des discours iniques sur l'Afrique, a fini par flouer les décideurs qui ont rabaisé l'importance stratégique de l'Afrique. La caricature qui tenait lieu d'analyse, les surprend eux-mêmes tant cette Afrique abhorrée est subitement l'objet des convoitises lorsque d'autres puissances s'y intéressent. A ce propos, Mbaye Cissé a raison d'écrire : « Au moment où les puissances occidentales semblent délaisser le continent africain ou n'y ont maintenu qu'un seuil de présence minimale, la Chine a fait montre de sa capacité à assumer son nouveau rôle de puissance émergente. Faisant preuve d'un dynamisme impressionnant, elle a mis en œuvre une stratégie globale pour trouver de nouvelles frontières à ses populations et à son économie. Acteur à part entière de la mondialisation, Pékin a compris le bénéfice qu'il pouvait tirer de l'Afrique en usant d'une des armes les plus redoutables de l'après guerre froide : la puissance économique<sup>2</sup>. »

1. FOIRRY, J-P., *L'Afrique : Continent d'avenir?*, Paris, Ellipses, 2006.

2. HOYOS, C., « China overtakes US to become world's biggest energy consumer » in Financial Times, Jul 19, 2010.

En 2010, Pékin a battu d'autres records. On peut citer notamment le fait d'être devenu le plus grand consommateur d'énergie au monde surpassant les Etats-Unis : « China overtook the US last year become the world's biggest energy user, the International Energy Agency revealed, a move that is expected to increase Beijing's influence on global energy market<sup>1</sup> ». Le basculement qui a vu Pékin détrôner Tokyo pour devenir la deuxième économie mondiale. La Chine a désormais 1337 milliards de dollars de PIB alors que le Japon en est à 1288 milliards de dollars.

Face à toutes ces réalités, la lucidité commence à revenir. Bernard Kouchner fustige le fait que pour beaucoup de nos contemporains, l'Afrique semble à l'écart du reste de la planète. Il condamne ceux qui sont restés « prisonniers d'images (...) de coups d'Etats, de pauvreté, d'épidémies ou de régimes peu enclin aux pratiques démocratiques », et qui conservent d'elle une représentation à mi-chemin entre indifférence et compassion. Il propose que cette vision de l'Afrique et les préventions qui en découlent ne corresponde plus à la réalité, loin s'en faut. « L'Afrique, écrit-il, n'est plus cette Afrique fantôme dépeinte par Michel Leiris. Elle est au contraire, sur la voie d'un essor qui la place au cœur des réalités les plus tangibles du nouveau siècle<sup>2</sup>. »

Se rendant subitement compte que la posture européenne actuelle face à l'Afrique est pernicieuse pour les intérêts européens, il exhorte les observateurs à desceller leurs regards. En

grattant au-delà de la première couche, l'Afrique regorge d'atouts et d'éléments structurants qui en assurent une croissance soutenue. Répondant presque au discours de Sarkozy, Kouchner affirme : « Loin d'être à l'écart du mouvement du monde, l'Afrique en devient peu à peu l'un des centres. Ses richesses, sa jeunesse, ses perspectives économiques et sa croissance en constante augmentation lui assurent une place désormais irréfutable. »

Tenant compte de dynamiques nouvelles qui travaillent l'évolution actuelle du continent, Nathalie Delapalme pose un regard alternatif sur l'Afrique, la terre qui apparaît globalement aux Européens comme vouée à une pauvreté sans espoir, aux guerres sans issue, aux épidémies sans rémission, enfant maudit de la famille planétaire qui n'appellerait en retour qu'opérations militaires de maintien de la paix. L'opinion européenne en est encore à l'approche générale teintée d'une lassitude croissante.

L'appel pathétique de Nathalie Delapalme<sup>3</sup> est sans ambages : « Alors même que le recul de la croissance, la vulnérabilité préoccupante des systèmes financiers sophistiqués du monde développé, l'enlisement des crises en Afghanistan ou au Moyen-Orient (...), sapent les certitudes occidentales, l'accélération des dynamismes africains, emblématique des évolutions géostratégiques profondes du nouveau siècle, impose une relecture approfondie de la situation et des perspectives de ce grand continent et la définition inédite d'une relation de mitoyenneté mutuellement profitable. »

1. Editorial de Mondes n° 3, Printemps 2010

2. HOYOS, C., « China overtakes US to become world's biggest energy consumer » in *Financial Times*, Jul 19, 2010

3. DELAPALME, N., « Dynamiques africaines : l'enjeu de la mitoyenneté », in *Mondes* n° 3

Enfin, une lueur d'espoir. Pourtant, en Afrique, il y a longtemps qu'une telle vision est généralement partagée. Elikia M'Bokolo<sup>1</sup> l'avait déjà soutenue : « Aujourd'hui comme hier, les sociétés africaines ne cessent de se produire, de s'inventer, de se prendre en charge et d'assurer la « présence africaine » dans le monde. » Et un peu plus tard, il notera : « Les mots couramment utilisés jusqu'ici pour parler de l'Afrique, les concepts mis en œuvre pour penser ses problèmes et imaginer son devenir, les formules saisissantes proclamant espoir ou effroi à son sujet, presque toutes ces nations exprimant les visions successives de l'Afrique, essentiellement forgées depuis l'Occident, se sont révélées décevantes. Elles n'ont pas aidé à comprendre l'Afrique, ni permis à ses partenaires de contribuer efficacement à sa marche en avant. Une autre vision de l'Afrique n'est donc pas seulement possible, elle est nécessaire<sup>2</sup>. »

Les études et les clichés trop rapidement exposés au monde, ont biaisé toute approche sur l'Afrique. Ses ressortissants n'ont donc pas eu accès à la considération à laquelle ils ont droit tant les représentations étaient teintées de rabaissement. Comment comprendre autrement qu'un grand esprit comme Victor Hugo croit à une ineptie du genre : « Au 19<sup>ème</sup> siècle, le Blanc a fait du Noir un homme, au 20<sup>ème</sup> siècle, l'Europe fera de l'Afrique un monde. » ?

De plus en plus, on pense que l'une des clés pour comprendre le succès de la Chine en Afrique réside dans la façon dont Pékin traite ses alliés africains.

1. M'BOKOLO, E., *op. cit.*, Printemps 2010, pp. 5-16.

2. M'BOKOLO, E., « Un XXI<sup>ème</sup> siècle « africain » ? », Postface LEYMARIE, P ? et PERRET, T., *Les 100 clés de l'Afrique*, Paris, Hachette, p. 501

Eric Nguyen affirme une opinion généralement répandue et qui n'est pas fautive. A chaque sommet sino-africain, les dirigeants africains sont reçus avec tous les honneurs dus à leur rang. L'accueil est courtois et cordial. Les Chinois reçoivent les Africains avec faste et magnificence. En outre, les dirigeants africains sont traités d'égaux à égaux par leurs homologues chinois (ou tout au moins ont-ils l'impression de l'être...). Un traitement qui tranche avec l'attitude parfois jugée paternaliste des dirigeants occidentaux à l'égard de leurs homologues africains<sup>3</sup>. »

## CONCLUSION

En conclusion, il faut relever quelques lignes de force qui forgent la nouvelle géopolitique mondiale dans laquelle la Chine est appelée à jouer un rôle de plus en plus important. Face à l'Afrique et face à d'autres partenaires, la Chine ne se contentera pas d'être une puissance douce tout le temps. Pour que la puissance douce s'incruste et s'impose, il lui faut l'appui de la puissance dure. Le soft power a besoin du hard power. Le succès économique chinois en Afrique sera suivi d'une influence et d'un afflux de sa culture car celle-ci accompagne toujours la puissance globale.

Passée la phase d'indigénisation d'une culture d'emprunt, le monde vit la résurgence des cultures non dentales ou telles qu'elles ont été adaptées aux cultures locales de réception. Le syncrétisme ou la créolisation s'imposent aujourd'hui. Aucune culture ne peut prétendre en supplanter une autre. La Chine apparaît comme la porte étendard

3. NGUYEN, E., *op. cit.*, p. 79.

de cette désoccidentalisation du monde. L'Afrique s'efforce, grâce à l'abandon dont elle a été l'objet de la part de l'Occident, d'inventer des solutions africaines : NEPAD, maintien de la paix, médiation africaine, régionalisation et échanges intra-africains, mécanisme de contrôle par les pairs, comité d'anciens chefs d'Etat, montée de la religion en Chine et en Afrique au moment où elle recule dans la civilisation occidentale ...

L'Asie qui débarque en Afrique, y revient par le biais du modèle étatique. L'Etat redevient l'élément moteur du renouveau après sa disqualification due aux thèses économiciennes issues du « Consensus de Washington ». Après le postmodernisme qui a réduit la dynamique étatique à sa portion congrue, les retrouvailles afro-asiatiques redonnent une nouvelle légitimité à l'Etat et à son rôle crucial dans le développement. Après le « Consensus de Washington », voici venu le « Consensus de Pékin ».

Ce terme décrit une nouvelle approche dans les relations entre la Chine et d'autres pays en développement. Elle concerne la diplomatie et le modèle de développement en rupture avec les thèses ultralibérales du Consensus de Washington. Cette problématique a été conceptualisée par Joshua Cooper Ramo en 2004<sup>1</sup>. La Chine et le monde occidental ont des positions très différentes sur les besoins et les méthodes pour soutenir les étapes du développement de l'Afrique. Le Consensus de Washington (conception occidentale) privilégie la privatisation, le libre-échange, la lutte contre la corruption, la bonne gouvernance, les droits de l'homme, la démo-

cratisation en réduction du rôle de l'Etat, etc... L'approche diplomatique chinoise met l'accent sur la non-ingérence, la souveraineté des Etats, le respect mutuel, l'amitié, l'égalité de traitement, le développement structurel (infrastructures, hôpitaux, réseaux de communication, tout ce qui augmente la productivité du pays), la mise en exergue du rôle « développeur » de l'Etat, etc....

L'émergence de l'axe Chine-Afrique marque une nouvelle ère en matière de développement. Le fait le plus illustratif est certainement ce changement de paradigme : le passage du Consensus de Washington (qui a vu le recul des Etats qui l'ont adopté) au Consensus de Pékin (avec plus de croissance pour les pays qui y ont recouru).

Un énième trait de basculement géopolitique se situe à ce niveau là : le retour de l'Etat qui a d'ailleurs été consolidé par la crise financière internationale. Celle-ci a démontré que le marché n'était pas l'ultima ratio de la vie en société, qu'il pouvait faillir et qu'il fallait le secourir pour le sauver du naufrage. Et l'urgentiste n'était autre que l'Etat longtemps voué aux gémonies du « marchésisme ».

L'arrivée de l'Asie en Afrique apparaît comme une option alternative aux thèses développementalistes de l'ultra libéralisme et aux idées défendues par les institutions financières internationales. Les investissements chinois en Afrique relèvent plus de la relance keynésienne alors que les décideurs occidentaux bloquent leur curseur à la case PAS en Afrique. Ils sont incapables de proposer autre chose que les cures amaigrissantes du FMI. Les travaux d'infrastructure et le rôle de l'Etat aideront à remettre les économies africaines sur les rails. Pour faire fonctionner la mondialisation, la

1. « The Beijing's Consensus », The Foreign Policy Centres, London, 2004

Chine doit croître. Elle a besoin de matières premières et de débouchés sur tous les continents. Les Américains semblent admettre cette nécessité. Ils défendent la structuration du G2 (Zbigniew Brzezinski et Henri Kissinger défendent cette thèse). Mais les Européens voient s'envoler leur mainmise sur leurs anciennes colonies qui constituaient leurs plate-bandes. Les USA gardent encore la haute main sur les principales productions pétrolières d'Afrique (Golfe de Guinée, Angola, Nigéria, ...)

Pour maintenir sa croissance qui dure depuis trente ans (10 %), la Chine est boulimique en matières premières et en hydrocarbures. Comment faire face aux exigences de son statut d'un des moteurs de la globalisation ? La Chine doit maintenir et accroître son rythme de consommation des matières premières, mais aussi les produits de haute technologie en provenance d'Occident.

Hier encore, on disait que les produits chinois étaient de la camelote. Mais depuis lors les Chinois ont amélioré la qualité de leurs produits (usine du monde). Il n'y a pas si longtemps, on présentait à la face du monde une Chine mourant de faim. Puis les diatribes affluent. Le Wall Street Journal, par exemple, n'y va pas par le dos de la cuillère : « La Chine demeure un marché extrêmement attractif pour les entreprises occidentales en quête de croissance. Chacun reconnaît que ce sont les marchés émergents qui sortent le monde de la récession<sup>1</sup>. »

Au lieu de se cantonner dans une position de critique absolue, l'Europe a tout à gagner à se définir un rôle pour tirer le

meilleur parti de cette nouvelle configuration géopolitique. Après les ponctions esclavagistes, les prélèvements coloniaux et néo-coloniaux, les conditions de production moderne ne permettent plus à l'Europe d'avoir une réserve garantie des multiplicateurs de croissance dans la domination du Tiers monde. Il devient évident que l'on cite « les effets de la prédatation exercée outre-mer comme facteur complémentaire, afin d'expliquer la différence entre le développement européen et celui qu'on observe dans certaines parties de l'Eurasie, principalement la Chine et le Japon<sup>2</sup>. »

La Chine est entrain de se constituer comme « centre » et ce faisant, se trouve dans la logique du développement des périphéries qui entretiennent et jouissent de sa croissance. La Chine est, aujourd'hui, la plus grande bénéficiaire des règles du capitalisme sauvage auquel elle n'a jamais participé à l'élaboration ni théorique ni pratique. En tant que gagnante de la mondialisation, avec son attrait des délocalisations, elle est prête à envoyer au chômage plusieurs travailleurs à travers le monde.

Malgré la fulgurance de son ascension économique, il ne faut pas perdre de vue que la Chine reste encore corsetée par d'innombrables problèmes qui en font un pays émergent dont une large part de la population est très pauvre et le PIB par habitant la classe au-delà du centième rang mondial. Au demeurant, il y a une évidence : c'est la réémergence stratégique de l'Afrique. Avec le jeu des forces qui s'y déploie, l'Afrique redevient un centre d'intérêt pour la géopolitique et la géostratégie mondiale.

1. PATIENCE WHEATCROFT, « *Don't be drudge China's exports coup.* » Wall Street Journal, New York, 12 janvier 2010.

2. POMERAN, K., *Une grande divergence. La Chine, l'Europe et la construction de l'économie mondiale*, Paris, Albin Michel, 2010, p. 33



Cette nouvelle dynamique est de nature à provoquer des changements d'échelle et de cap dans l'évolution de l'Afrique. Le regard des observateurs devrait te-

nir compte de cet aggiornamento dans les équilibres géopolitiques du monde que portent l'excroissance de la Chine et celle de l'Afrique. ¶

